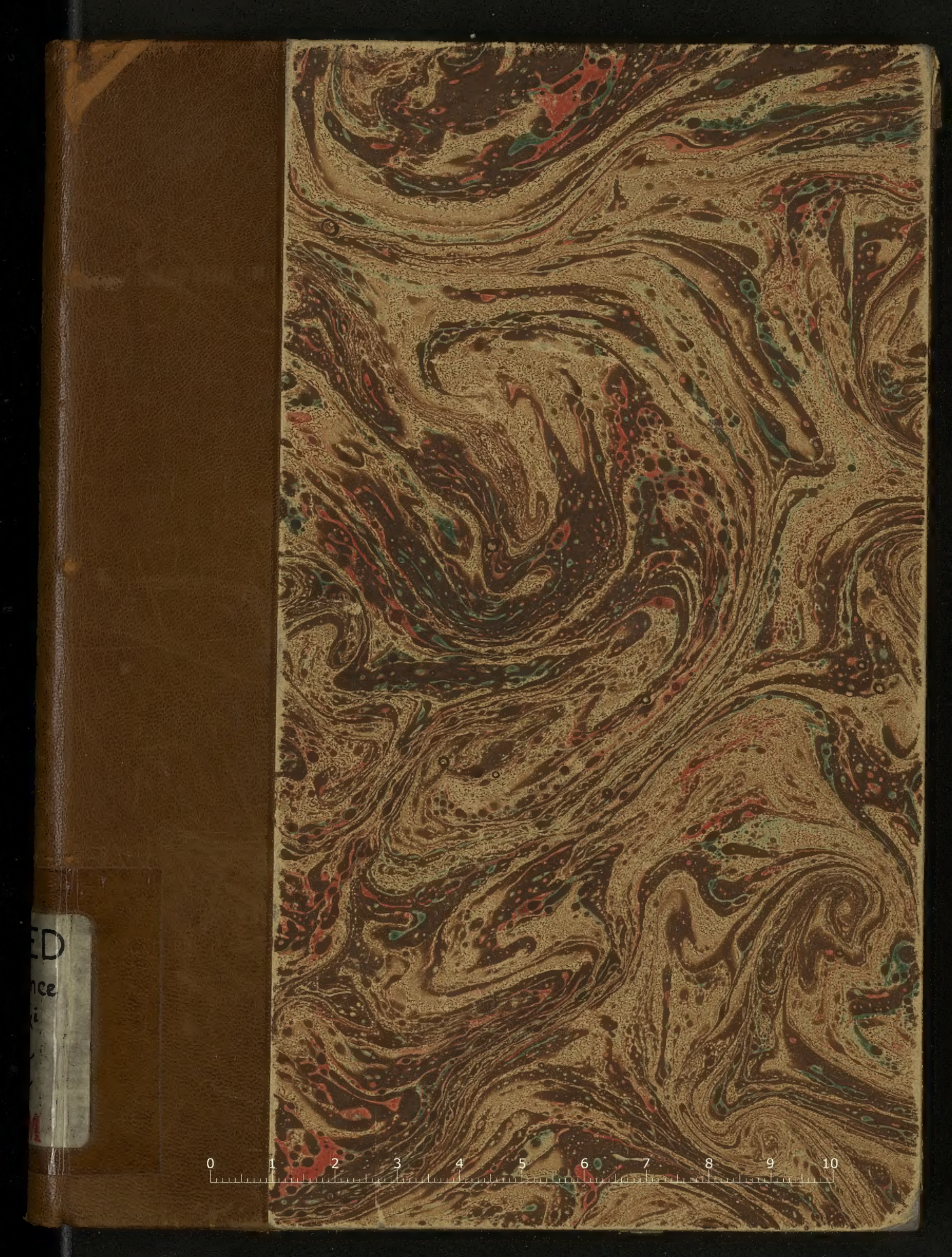
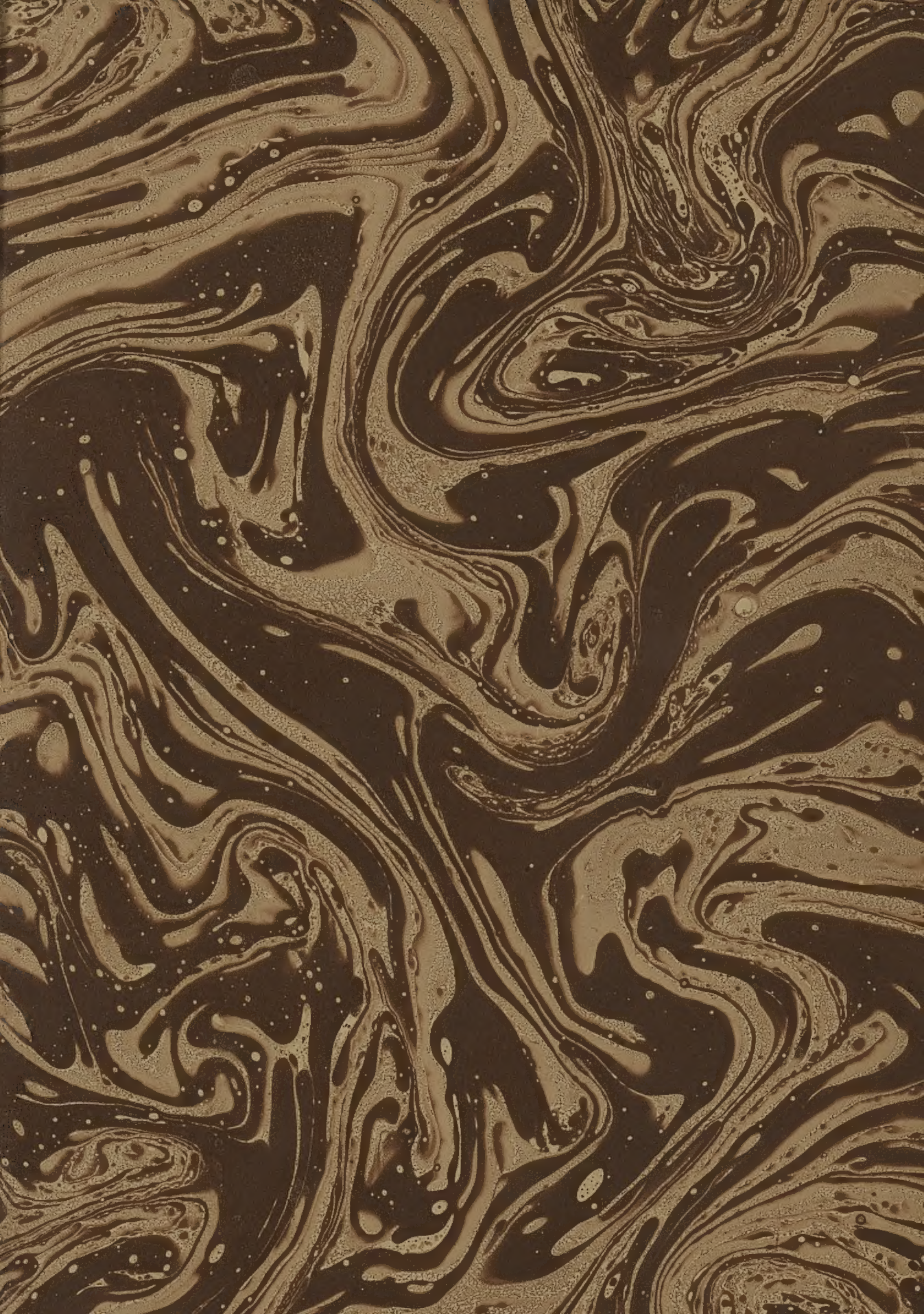






IL Y A CENT ANS

PARIS MÉDICAL EN 1830

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Hôtel-Dieu de Paris au XVIIe et au XVIIIe siècle. Paris, Berger-Levrault, 1912, gr. in-8°, 437 p. avec grav.

Inventaire des objets d'art de l'Administration de l'Assistance publique, Paris, Berger-Levrault, 1910, gr. in-8°, 191 p. avec grav.

Comptes rendus du IIe Congrès international d'histoire de la médecine. Evreux, Herissey, 1922, gr. in-4°, 596 p. (en collaboration avec le Dr Laignel-Lavastine).

Marcel FOSSEYEUX
Docteur ès lettres
Secrétaire général de la Société Française d'Histoire de la Médecine

IL Y A CENT ANS

PARIS MÉDICAL EN 1830



PARIS
LIBRAIRIE LE FRANÇOIS
91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1930

IL Y A CENT ANS

PARIS MÉDICAL EN 1830

I

LA PROFESSION MÉDICALE

Il y a cent ans, à l'aube du romantisme, quand nos pères voulaient faire un bon repas, nous savons qu'ils allaient *Au Rocher de Cancale*, rue Montorgueil chez Véry ou chez Chevet, au Palais Royal, au *Cadran bleu* au Marais, à *la Chaumière*, au Montparnasse ou encore chez les frères Provençaux qui servaient leur fameuse morue à la provençale ; quand ils avaient à offrir un cadeau de prix, ils trouvaient chez Odiot, ou chez Thoumyre, orfèvres, l'objet de leur choix ; les élégantes, désireuses d'un cachemire ou d'un châle, prenaient le chemin de la *Petite Jeannette*, ou de Mme Victorine, 1, rue du Hasard, près de la rue de Richelieu (1). Mais, tombaient-

1. Voir Robiquet, *L'art et le goût sous la Restauration*, Paris, 1928.

ils malades, à quel praticien s'adressaient-ils ? dans quelle maison de santé étaient-ils dirigés ? on s'en souvient beaucoup moins bien et c'est ce qui nous engage à esquisser la topographie médicale du Paris d'alors, dont les mœurs et les coutumes nous paraissent si lointaines et si archaïques. Nos recherches seront grandement facilitées par un petit opuscule, in-32° que l'on vendait o fr. 75 chez des marchands de nouveautés au Palais Royal. Il est intitulé : *Biographie des médecins français vivans et des professeurs des écoles, par un de leur confrère*, et fait partie d'une collection — la mode n'en est pas d'aujourd'hui — qui comprenait la biographie des quarante de l'Académie, celle des acteurs et actrices, des chansonniers et vaudevillistes, celle des pairs France, celle des conventionnels avec leur vote dans le procès de Louis XVI, sans oublier celle des « nymphes » du Palais Royal, qui ne coûtait que o fr. 60 au lieu de o fr. 75 (peut-être parce qu'il était le plus demandé).

Cette biographie, parue sans nom d'auteur, est en réalité, d'après le dictionnaire des anonymes de Barbier, l'œuvre de Morel de Rubempré, dont le nom balzacien tire son origine de la localité de la Somme où il était né. Ce Morel habitait, le passage Jabach, qui donnait à la fois 56, rue Saint-Martin et 46, rue Neuve-Saint-Merry. Il s'était fait une spécialité d'ouvrages populaires édités au Pa-

lais Royal dont l'un portait le titre significatif de *la Médecine de Vénus*. (1) N'avait-il pas fait tracer dans son cabinet en gros caractères ces deux vers d'Ovide :

Principium dulce est sed finis amoris amarus,
Læta venire Venus, tristis abire solet ?

Ses notices épigrammatiques, qui vont nous servir de guide, sont en même temps un pamphlet politique contre le ministère Villèle ; elles furent rédigées avant que les élections de novembre 1927 aient envoyé à la Chambre une majorité libérale, que M. de Martignac prenne le pouvoir, et que Mgr de Frayssinous soit remplacé par M. de Vatimesnil à l'Instruction publique.

La situation sanitaire de Paris ne présentait aucun symptôme inquiétant, nous sommes dans une année normale. Il fallait remonter à 1825 pour trouver trace d'une épidémie un peu sérieuse, celle de la petite vérole, pour laquelle on en était alors à la période des statistiques rétrospectives.

D'après les tableaux dressés par le Dr Brunet, sur 713.767 habitants que comptaient les douze arrondissements parisiens, il en était mort 2.115, soit un sur 337. Vingt-deux seulement avaient été enlevés après inoculation, ce qui achevait de donner

1. Il avait publié également en 1829, un *Lavater des tempéraments et des constitutions*, in-16

à cette méthode, longtemps combattue, tout son crédit (1).

Il y avait en moyenne à Paris 20.000 morts et 20.000 naissances. On avait remarqué depuis longtemps que le maximum de la mortalité avait lieu en mars et le minimum en août. Un certain Chaponnier, qui s'intitule « démonstrateur d'anatomie à l'usage des peintres », dans un ouvrage publié chez Didot en 1829, sous le titre de *Physiologie des gens du monde pour servir de complément à l'éducation*, et dont chaque chapitre est précédé d'une citation de l'*Essai sur l'homme*, de Pope, alors à la mode, donne la liste des centenaires ; il ajoute qu'à Sainte Pélagie, la fameuse prison pour dettes, il n'y a pas dix bilieux sur cent et pas un mélancolique; c'était, il faut le croire, une prison pour bons vivants.

Villermé dans son troisième volume de *Recherches statistiques sur la ville de Paris et le département de la Seine*, fruit de recherches particulièrement patientes si l'on songe qu'elles portaient sur les rapports de naissances et de mariages pendant une période de 74 ans, de 1713 à 1787, constate qu'au total c'est en février qu'il y a le plus de naissances et en décembre qu'il y en a le moins ; de plus la fécondité

1. Sur cette question, voir Dr E. Morat. *Etude sur les idées et les faits relatifs au virus variolique au XVIIIe siècle*. Paris, 1911, in-8.

a diminué continuellement dans Paris, elle est tombé de 4,8 à 2,4. Il examine également les faits relatifs aux levées militaires pour la période de 1816 à 1823, et en tire des conclusions diverses, notamment sur les causes de réforme.

D'après *l'almanach médical pour 1827*, publié par Hubert, chef des bureaux de la Faculté, il y avait, alors, à Paris, 876 médecins dont il donne les noms, avec le titre et l'année d'édition de leurs thèses, 127 anciens médecins, 25 médecins reçus dans les universités étrangères, enfin 102 officiers de santé.

Deux maîtres que la mort a grandis, l'un surtout, ont disparu, on peut presque dire dans l'indifférence générale ; il est vrai qu'ils avaient quitté la capitale. Théophile Laennec est allé s'éteindre à Ploaré en Kerlouarnec, près de Douarnenez à 45 ans, le 13 août 1826, presque pauvre (1) ; l'autre Philippe Pinel, est mort à la Salpètrière, à 77 ans, le 25 octobre 1826. Sa fameuse *Nosographie* était déjà un manuel oublié ; il a voulu rendre le dernier soupir dans une maison où s'étaient écoulés ses

1. Ainsi que l'a fait remarquer M. Mauclaire dans un article du *Bulletin de la Société française d'histoire de la médecine* (1927, p 117); ce n'est pas au nº 17 de la rue de l'abbé Grégoire, ancienne rue St-Maur, que l'on aurait dû mettre une plaque pour le glorifier; mais au nº 3 de la rue du Jardinet, tout près de la Faculté de médecine où il rédigea le *Traité d'auscultation*, de 1816 à 1818, dans un appartement que lui céda en 1807 son ami et collaborateur Bayle, et où il habita treize ans.

jours de labeur et de dévouement ; mais depuis de longues années, il s'était retiré à Torfou, dans le Hurepoix, ou il se livrait à l'élevage des moutons mérinos, dans une propriété encore existante, et dont le décor a peu changé.

Ses élèves et amis, Bricheteau, Ferrus, Rostan, Esquirol, Pariset, y trouvaient la plus accueillante hospitalité. Son fils, Scipion, demeure rue Portefoin, 10 ; continuant les traditions familiales, il publia, en 1833, sa *Physiologie de l'homme aliéné* et son *Manuel des établissements qui sont consacrés aux aliénés*, documents précieux pour l'histoire de Bicêtre et de la Salpètrière.

Quant à Laennec ses cours n'avaient jamais été très suivis, alors que ceux de Broussais attiraient tous les étudiants ; il était apparu déjà à ses contemporains avec l'image inoubliable qu'il a laissée pour la postérité : « Taille moitié moins grande que l'ordinaire, corps grêle et délabré, jambes flutées et tremblantes, figure raccourcie, joues creuses et ternes, yeux caves, cernés et baissés, physionomie toute mystique » ; il aurait fallu ajouter un seul mot : l'empreinte du génie (1).

1. On pourrait rapprocher cette citation du portrait charge de son contemporain, Eusèbe de Salles, dans *Sakountala à Paris* (1833) : « Guérir n'est qu'un prétexte pour avoir le droit d'observer les merveilles d'une science d'agonie et de cadavre Tel était lasinec (*sic*). C'était plus qu'un ministre de la mort ; on eut dit que la camarde s'était décharnée en sa personne. Elle

Aujourd'hui les grands médecins, ou ceux qu'il est convenu d'appeler ainsi par opposition aux médecins de quartier astreints à la résidence dans un îlot de la capitale, doivent graviter autour de l'Arc de Triomphe, dans un rayon de moins en moins limité ; les princes de la médecine habitaient il y a cent ans, le faubourg Saint-Germain, tout autour, ou le plus près possible, de la Faculté, circonférence dont la rue Tournon pouvait être prise pour le centre. Je suppose que ce n'était pas à cause de la présence, au 5 de cette rue, de Mlle Lenormand qui avait tiré les cartes à tous les grands personnages de l'Empire ; c'est d'ailleurs encore aujourd'hui une rue du faubourg Saint-Germain, la rue de Villersexel, qui détient, paraît-il, le record des praticiens ; longue de 100 mètres elle ne compte que neuf maisons qui abritent neuf médecins dont quatre dans le même immeuble, plus un dentiste. Un volume qui eut du succès vers 1833, sous le titre de *Cent-et-un*, nous donne quelques détails sur l'installation du médecin : « lorsqu'un jeune médecin qui a quelque mérite et n'est pro-

avait jeté un pantalon et un frac sur sa carcasse, le squelette paraissait à nu quand il ôtait son chapeau et ses gants. Sa figure était aussi sèche que sa main. Un crâne pelé, un teint blafard, un nez court et des pommettes saillantes en faisaient une vraie tête de mort. Pour rendre la ressemblance plus frappante, il portait des lunettes montées en écaille, dont le cercle noircissait complètement ses orbites. »

tégé par personne, veut exercer à Paris, il commence par faire choix d un quartier où il suppose trouver le plus de chances, c'est ordinairement un quartier populeux qu'il préfère, voilà pourquoi il y a encombrement de médecins dans certaines parties de la capitale.

« Le choix d'un logement n'est pas moins essentiel ; l'appartement doit avoir au moins trois pièces, une antichambre convenablement meublée, une pièce servant de cabinet de consultations, c'est la pièce la plus importante, elle doit être meublée avec goût, avec recherche, avec luxe même, sans pourtant sortir de la gravité, qui cadre si bien avec la profession du médecin ; un bureau, une bibliothèque, et des fauteuils en acajou, quelquefois même un canapé, sur la cheminée des vases antiques, des flambeaux et surtout la pendule surmontée du buste en bronze du père de la médecine ; quelques gravures, celles qui représentent Hypocrate refusant les présents d'Artaxercès, et la mort de Socrate sont de fondation dans les cabinets des médecins, les rideaux des fenêtres sont doubles, l'un de couleur et l'autre blanc, artistement drapés et croisés de manière à ne laisser percer qu'un demi jour dans le petit boudoir où le pauvre comme le riche aiment à trouver un certain air d'aisance en venant consulter leur médecin. » Suit une descriptionde la chambre à coucher, qui nous entraînerait trop loin.

A la Faculté de Paris, le nombre des thèses soutenues, en 1829, fut de 274, plus élevé que celui de la moyenne des quinze dernières années, soit 246, (auparavant il n'était que 146). La *Gazette médicale* les apprécie ainsi : 38 bonnes, 82 passables, 72 médiocres, 82 mauvaises. Parmi ces dernières sont rangées les thèses copiées sur d'autres, ou dans les dictionnaires. Les 72 médiocres sont également un plagiat continuel mais avec quelques signes d'existence intellectuelle de la part du candidat. En réalité il n'y en a que 38 qui répondent aux conditions voulues, c'est-à-dire un travail résultant d'observations recueillies, au moins en partie, par l'auteur. Ajoutons qu'au concours d'agrégation, l'argumentation a lieu encore en latin ; aussi les *Archives de médecine*, rendant compte des épreuves, ne se privent pas de citer quelques exemples de phrases entendues qui ne dépareraient pas une scène moliéresque.

Cependant, les médecins de Montpellier, tel Hérard (1), auteur d'un ouvrage de synthèse médicale, tel Lordat, le doyen, dans un cours de physiologie philosophique, s'inquiétaient de la suprématie de l'école de Paris et des destinées futures de leur antique Faculté.

1. F. Hérard, *Doctrine médicale de l'Ecole de Montpellier, et comparaison de ses principes avec ceux des autres écoles de l'Europe*, Montpellier, 1819.

Quant au concours du professorat, institué par arrêté du 31 juillet 1810, 37 agrégés en avaient demandé le rétablissement, et il fut remis en vigueur par ordonnance du 5 octobre 1830, mais sans thèse. Il fut de nouveau supprimé par décret du 9 mars 1852.

Il est intéressant de noter l'opinion d'un médecin contemporain, dont nous reparlerons, Eusèbe de Salles (1) sur l'amoindrissement de l'importance sociale du médecin à cette époque. « Pendant la Révolution, les médecins ont figuré dans les assemblées départementales, dans les assemblées législatives et souveraines : ils étaient partout. Sous l'Empire leur étoile a un peu pâli, et enfin depuis la Restauration, leur rôle politique est à peu près réduit à rien. Cette progression décroissante est peu flatteuse, car on a dit que la révolution avait tout bouleversé et que la restauration a tout remis en ordre. » En effet il n'y avait à la veille de 1830, aucun médecin à la Chambre haute, et quelques-uns seulement à la Chambre des députés. Les choses ont bien changé depuis.

Le rôle de l'hôpital, de la consultation hospitalière, si prépondérant aujourd'hui, était alors primé par celui des « maisons de secours » ; depuis la réorganisation administrative de 1816, elles avaient

1. E. de Salles, *Lettre d'un médecin à un avocat*, Paris, 1828.

remplacé les maisons de charité de l'ancien régime rendues à leur destination primitive ; le nom seul avait changé ; les immeubles étaient restés les mêmes, et le pauvre avait vite repris ses habitudes ; il trouvait dans son quartier, à proximité de son logement et de son travail, marmite, bouillon, ouvroir, école, secours, tout un ensemble d'aide alliant le souci de la santé des corps à celui des âmes. Œuvres de protection sociale, et en même temps de police politique. Dans son rapport adressé au préfet de la Seine, au nom des douze bureaux de charité, à l'assemblée générale du 25 juin 1828, Cochin maire du XIIe arrondissement, définissait ainsi leur rôle : « Elle n'est point un lieu où le pauvre doive se présenter à l'effet de toucher une rente suffisante pour assurer son existence ; s'il en était ainsi, l'Administration serait chargée de tout le poids et l'indigent serait trop abondamment et trop négligemment secouru. C'est un lieu où l'infortune est consolée par de saintes femmes qui n'ont point de richesse à donner, mais qui possèdent les vertus de leur état, et qui tiennent mémoire et vérification de toutes les misères, c'est un lieu où tous les habitants du quartier peuvent avoir accès les uns pour implorer l'assistance, les autres pour annoncer leurs projets de miséricorde ; bientôt s'opèrent d'admirables rapprochements ; bientôt des relations de patro-

nage direct s'établissent entre l'infortuné et l'homme riche qui ne pouvait le rencontrer que dans l'asile du malheur, qui l'aurait dédaigné sur la voie publique, et qui n'aurait probablement pas pris la peine de rechercher sa demeure... » et il réclamait la multiplication de ces maisons du « bien public » comme on les appelait en Hollande, ou encore, comme il les nommait, de « ces établissements protecteurs ». Il y avait en effet, dans le Paris d'alors, une sorte de vie de famille, de vie de quartier, qui aurait pu aider si puissamment au rapprochement des classes, et que l'on chercherait en vain depuis l'haussmanisation de la capitale (1).

1. M. Fosseyeux, *Les maisons de secours à Paris dans la première moitié du XIX*e *siècle*, 1913 ; de Gérando, *Le visiteur des pauvres*, Paris, 1820.

II

LA RIVE GAUCHE

Le doyen, médecin consultant du roi, est depuis 1823 Landré-Beauvais, auteur d'un *Traité de Séméiotique* estimé, paru en 1809.

L'ex doyen Leroux, disgracié, avec Dubois, Chaussier et autres, est allé demeurer 7, rue de Sèvres, où il achève un *Traité sur la Philosophie de la médecine.* Il ne faut pas le confondre avec Leroux, 22, rue de la Vieille-Monnaie, digne citoyen, qui prend une part active aux malheurs de la Grèce, et Leroux, chirurgien, 11, rue Saint-Avoie.

Rue de Condé habitent deux médecins du roi : au 20, François Guéneau de Mussy, et au 12, Portal, Président de l'Académie de Médecine. Ce dernier avait eu des débuts difficiles ; parmi les moyens employés, pour attirer la clientèle, on nous rapporte les suivants : il faisait réveiller les habitants de son quartier par des compères qui demandaient partout la demeure du médecin Portal pour la duchesse de X... On le réclamait dans les cercles les plus brillants. Des salariés revêtus d'habits à

livrée, venaient à chaque instant le chercher chez lui pour des marquises, comtesses, duchesses imaginaires. Médecin de Necker, qu'il avait soigné pour une maladie de foie, il avait retrouvé chez sa fille les mêmes symptômes, et lui avait appliqué à son retour à Paris un traitement à peu près identique, d'accord avec Lucas, médecin de Vichy. Il a laissé une notice sur la maladie et la mort de M. de Staël. Frappée de paralysie au mois de février 1817 au sortir d'un bal chez le duc Decazes, elle fut soignée pendant cinq mois dans un hôtel de la rue des Mathurins entouré d'un grand jardin. Portal suit les différentes phases de son affection qui devait se terminer par sa mort, le 14 juillet 1817. Joubert put écrire : « sans les journaux, la fin d'une vie tumultueuse n'aurait pas fait le moindre bruit (1). »

Rue de l'Odéon nous rencontrons les deux Cullerier, le fils au 29, le neveu au 11. Ils sont attachés à l'hospice des Vénériens que dirigeait le père, mort en 1827 (2) ; ce dernier avait retracé l'histoire de l'établissement dans ses *Notes historiques sur les hôpitaux établis à Paris pour traiter de la mala-*

1. La tombe de Portal qui se trouve dans le petit cimetière entourant l'église Saint-Pierre à Montmartre est aujourd'hui dans un état de délabrement regrettable.

2. Cf. Dr M. Genty, Michel Cullerier (1758-1827) in *Progrès médical*, 1er janvier 1927.

die vénérienne. Les bâtiments, ancien couvent des Capucins, devenus hôpital Ricord, puis englobés dans l'hôpital Cochin, n'ont été démolis qu'en 1927. On y faisait alors une consommation énorme de sangsues, au point que celles de l'espèce dite médicinale étant en nombre insuffisant, on en employait d'autres, parfois venimeuses.

Rue de l'Observance nº 3 exerce Amussat (1), professeur « particulier » d'anatomie à qui l'on prête cette annonce : « M. Amussat a l'honneur de prier les nombreuses personnes qui lui écrivent de la province, relativement à ses moyens curatifs du rétrécissement du canal de l'urètre, de vouloir bien affranchir leurs lettres. » Il s'était consacré au traitement des maladies des voies urinaires. Ses *tables synoptiques de la lithotritie*, et de la *cystotomie hypogastrique*, soulèveront d'âpres discussions à l'Académie ; plus tard il s'attaquera au bégaiement et au strabisme avec un moindre succès. Son nom reste attaché au souvenir de Berlioz ; destiné à la médecine par son père, le Dr Louis-Joseph Berlioz, il était arrivé à Paris en 1821, à 18 ans ; il commença par prendre des inscriptions et à suivre les cours, nous dit-il dans ses *Mémoires*, avec une froide

1. Le Dr Oct. Pasteau, dans son volume sur la *Chirurgie urinaire en France*, Paris, 1908, in-fol., publié à propos du Ier Congrès d'urologie, a reproduit un beau portrait d'Amussat par Naigeon (1838).

résignation : « Etre médecin ! étudier l'anatomie ! disséquer, assister à d'horribles opérations au lieu de me livrer corps et âme à la musique, cet art sublime dont je concevais déjà la grandeur, quitter l'empirée pour les plus tristes séjours de la terre ! les anges immortels de la poésie et de l'amour et leurs chants inspirés pour de sales infirmiers, d'affreux garçons d'amphithéâtre, des cadavres hideux. » Il s'intéresse pourtant, nous dit-il, aux cours d'Amussat.

Rue de l'Eperon, 8, habite Jules Germain Cloquet (1), chirurgien-adjoint à Saint-Louis, pourvu, déjà, malgré son jeune âge, d'une clientèle fortunée, faisant à l'école pratique le meilleur cours de pathologie chirurgicale ; il est l'auteur d'une *Anatomie* avec figures, dont les cinq tomes s'échelonnent entre 1821 et 1831, et publiée en collaboration avec de Lasteyrie. Médecin de Lafayette lequel partageait son temps entre son château de Lagrange-Bleneau, entre Melun et Meaux, et son hôtel du 6 de la rue d'Anjou, Cloquet a laissé sur la vie privée de son illustre ami des *Souvenirs* parus peu de temps après sa mort en 1836. Lorsque Lafayette tomba gravement malade en 1835, il appela

1. Voir, Dr G. Cloquet, *Jules Cloquet, sa vie et ses œuvres* (1790-1883), Paris, 1910, in-8°. Les mss. de G. Cloquet, conservés à la Faculté de médecine de Paris (Nos 678-698) forment 2 vol. cartonnés.



Cliché Æsculape

en consultation Fouquier, Marjolin, Andral, Royer-Collard. Dans ces *Souvenirs* rédigés en forme de lettres, Cloquet décrit en détail la chambre où mourut son célèbre client, avec ses meubles et tableaux. Il avait un frère qui venait d'être nommé agrégé par le Ministère.

La chaire d'anatomie, à la mort de Béclard, avait été attribuée à Cruveilhier, protégé de Frayssinous ; c'était un choix heureux (1).

Venu de Limoges, Cruveilhier se remit à l'étude de l'anatomie comme s'il ne l'eut jamais apprise ; il s'ensevelit, pour ainsi dire, dans les amphithéâtres, ne vivant qu'avec les cadavres, reconstitue en janvier 1826 l'ancienne Société d'anatomie, à laquelle il appelle sans distinction d'âge et de titres tous ceux qui, dans les hôpitaux, ou à l'école pratique, s'étaient fait remarquer par leur goût pour les dissections. Son cours ne fut imprimé que de 1834 à 1838 en quatre volumes, mais dès 1829 commençait à paraître la première livraison de son *Anatomie pathologique du corps humain* ou descriptions, avec figures lithographiées et coloriées, des diverses altérations morbides de l'organisme. Il en avait recueilli les matériaux pendant son séjour à la Salpêtrière ; il devait devenir le maître de l'anatomie pathologique pendant la première moitié du

1. *Cf.* Pr. Menetrier, Cruveilhier (1791-1874), in *Æsculape* juillet-août 1927.

XIXe siècle, grâce, il est vrai, aux leçons de Dupuytren auquel il adresse dans son traité une dédicace latine : « Ad quem opus hocce meliori jure offerem, illustrissime professor, quam ad te cujus ope atque consilio susceptum locupletatum que libenter fateor. » Cruveilhier se souvient d'avoir passé par Saint-Sulpice. Il eût plus tard pour client notable Talleyrand, après avoir soigné A. de Vigny, qui mourut d'un cancer à l'estomac. Cruveilhier vécut jusqu'en 1874.

Quant à Matheo Orfila, il professe un cours libre de chimie médicale ; ainsi que l'a remarqué le Pr Menetrier, dans une récente biographie, la plupart des grands médecins de l'époque, commencèrent alors par des cours libres qui furent toujours très fréquentés, beaucoup plus même que ceux de la Faculté (1). C'est au cours de ces leçons que, traitant de l'acide arsénieux, il s'aperçut que le poison, mêlé à des substances organiques, n'était plus décelable par les réactifs ordinaires de la chimie minérale. Ce fut pour lui un trait de lumière, et le point de départ de sa carrière. Il est arrivé en troubadour des Etats de Ferdinand VII ; il était né en effet en 1787 à Mahon, dans l'île de Minorque, mais était naturalisé français ; il ne sera doyen qu'en 1831 ; il a déjà publié en 1814 avec le

1. *Progrès médical*, 30 avril 1927.

titre de « naturaliste pensionnaire d'Espagne » son *Traité des poisons* en quatre volumes, qui en 1826 atteint la troisième édition, et son *Traité de médecine légale* dont les trois tomes s'échelonnent de 1821 à 1823. Ses dons d'administrateur firent de lui un doyen remarquable ; son souci de la mise en scène, en particulier dans le fameux procès Lafarge, lui attirèrent une notoriété qui n'est pas encore éteinte (1).

La rue du Four-Saint-Germain tenait son nom du four banal de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et ne doit pas être confondue avec la rue du Four-Saint-Honoré, devenue la rue Vauvilliers, et la rue du Four-Saint-Jacques ou Saint-Hilaire. Elle gardait encore ses enseignes du Soleil d'Or, des Trois Rois, de la Nativité, du Pavé Rompu, du Roi François. Elle avait abrité autrefois des célébrités pharmaceutiques, comme Bayen, apothicaire major des camps d'armées nationales sous la Constituante et la Convention, et, plus anciennement, Habert, syndic des apothicaires des maisons royales, sous Louis XIV.

Au 47 habite Nicolas-Philibert Adelon, professeur de médecine légale, auteur d'un *Traité de Physiologie de l'homme* en 4 volumes (1823-1824) qui, nous dit-on, est plus que pâle auprès de celui de Riche-

1. Dr Mazeyrie, Le procès de Mme Lafarge, in *Æsculape*, 1928, Mme X. Raspail *la Vie et l'Œuvre de F.-V. Raspail*, P., 1926, in-8°. Hérissay, le procès de Mme Lafarge, P., 1929, in-12.

rand, et J.-Fr. Baron, médecin en chef de l'Hospice des Enfants Trouvés, médecin des Enfants de France fils d'un menuisier de la rue de l'Echaudé « à la figure presque toujours rubiconde et animée ».

Rue de Varenne n° 4 a élu domicile J.-A. Alibert, professeur de matière médicale à la Faculté, et premier médecin ordinaire du roi. On lui décoche ce trait cruel : « Il a la douleur de voir l'immense majorité des élèves et des médecins préférer la matière médicale de M. Barbier, médecin en chef de l'Hôtel-Dieu d'Amiens à la sienne, dont il parle cependant avec beaucoup de complaisance », et celui-ci : « nous souhaitons à M. le Dr Alibert pour sa plus haute perfection : 1° un peu moins d'emphase dans ses leçons ; 2° moins de prétention dans la société ; 3° moins de honte de la pauvreté de sa modeste et honnête famille gasconne ».

C'est sur les hauteurs de Belleville, à l'hôpital Saint-Louis, qu'il faut monter pour apprécier dans son ambiance le maître dont la vogue est à son déclin. Dans le jardin attenant au pavillon Gabrielle, une estrade improvisée en planches lui sert de chaise ; au bas sont rangés les malades destinés à sa leçon ; ils portent sur la poitrine un écriteau indiquant en lettres hautes de 5 centimètres l'affection dont ils sont atteints. Près du professeur, un grand tableau colorié représente l'arbre des dermatoses. Derrière lui, deux ficelles tendues

entre les tilleuls, soutiennent 12 à 15 tableaux peints reproduisant des cas typiques ou des maladies rares.

La mise en scène est toute romantique. Les contemporains ne s'y sont pas trompés : « Tous les ans à pareille époque, lit-on dans la *Lancette française*, du 8 juin 1830, l'hôpital Saint-Louis devient le rendez-vous matinal des amis de la science et de la nature ; comme Platon jadis, sous le beau ciel du cap Sunium, charmait et instruisait ses auditeurs au murmure des flots paisibles de l'Archipel, M. Alibert charme et distrait les siens sous les frais ombrages où s'élève sa modeste tribune environnée de bancs rustiques. C'est là que mollement apporté par un brillant équipage, il vient réjouir l'assemblée de son docte badinage et de ses récits *romantiques*, heureux de pouvoir déguiser sous le vernis de ses discours fleuris et animés, les tristes tableaux des infirmités les plus dégoûtantes. » Il y avait là des étudiants, des médecins étrangers, des praticiens de la capitale, des confrères des hôpitaux, comme Gendrin, Lisfranc, Lugol, des naturalistes comme Geoffroy-Saint-Hilaire (1).

Ces leçons du mercredi, qui avaient lieu à 9 h. 1/2 du matin, ont laissé une impression qui

1. La meilleure biographie d'Alibert est celle de M. le Dr Louis Brodier, Paris, Maloine. 1925.

ne s'est pas effacée de sitôt, même lorsque les théories d'Alibert succombèrent sous les critiques de ses élèves et de ses rivaux. On trouve encore des traces de cet enseignement dans le *traité pratique des maladies de la peau*, de Gibert (1860, 3 éd.), dans les souvenirs de Hardy, Alfred (1) ou ceux de Dauvergne.

« En culotte courte et bas de soie blancs, le chapeau mal planté sur la tête, l'air un peu débraillé malgré l'élégance des vêtements, la physionomie toujours en mouvement, il ne cessait en parlant de chiffonner son col, sa cravate ou sa chemise, il s'exprimait facilement et avec un accent méridional qui avait quelque chose de piquant. Il émaillait son discours de brillantes métaphores, de vieux adages, de citations variées, de souvenirs empruntés aux Grecs et aux Latins. » Ainsi nous le décrit le Dr Poumiès de la Siboutie, dans ses *Souvenirs d'un médecin de Paris*.

Toute dissertation sur les maladies était le prétexte de nombreuses citations tirées de *Satires* de Juvenal, des *Epigrammes* de Martial d'autres encore.

Dans un article consacré à Pariset, à ses *Eloges*

1. Documents pour servir à l'histoire de l'hôpital Saint-Louis au commencement de ce siècle (*Annales de dermatologie*, 1885). Nomenclatures et classifications dermatologiques, *Ann. de derm. et syphil.*, VI, 1874-1875, p. 35.

comparés à ceux de Fontenelle et de Vicq d'Azir, au tome premier des *Causeries du Lundi*, Sainte-Beuve a parlé de cette école de médecins, gens d'esprit et littérateurs, qui peuvent disserter des choses avec plus ou moins d'éloquence et d'agrément, qui obtiennent de la faveur auprès des gens du monde, mais qui n'acquièrent jamais beaucoup d'autorité parmi leurs pairs.

« Je ne dirai point que Cabanis était le maître de cette école : Cabanis était trop consciencieux et trop réellement savant pour mériter d'être classé ainsi, il ne saurait figurer en tête de ce groupe que par son talent d'écrivain et de peintre physiologiste (1). Le médecin Roussel qui a écrit *sur la Femme* (2) serait plutôt le type de cette classe d'écrivains mixtes ; Alibert lui-même, malgré l'appareil spécieux de ses ouvrages aurait pu s'y rapporter ; Richerand, bien que chirurgien (ce qui semble impliquer l'obligation d'être positif), y tenait essentiellement. Ils eurent tous plus ou moins la prétention d'avoir un pinceau dans des

1. M H. Buffenoir a récemment commenté dans un article de la *Révolution* (juillet-septembre 1928) le récit qu'a laissé Cabanis de la mort de Mirabeau, et qu'à la suite de Mignet il n'hésite pas de qualifier de « chef-d'œuvre ».

2. Le titre complet est : *Le système physique et moral de la femme*. Paris, 1805, avec un éloge historique de l'auteur par Alibert. Une édition de 1809 comporte deux gravures en couleur une note sur Mme Helvetius, et des doutes historiques sur Sapho. En 1820 l'ouvrage en était à sa 7e édition.

sujets qui exigent avant tout, exactitude et observation. »

Les remarques de Sainte-Beuve peuvent s'appliquer en particulier à l'étude d'Alibert intitulée : *le Pouvoir des consolations sur l'homme souffrant* ; on pourrait suivre les traces du romantisme dans toutes ses communications à la *Société médicale d'émulation* : Le Pouvoir de l'habitude, la pathogénie de la Vieillesse, les Rapports de la médecine avec les sciences physiques et morales, et surtout dans sa *Physiologie des passions* ou nouvelles doctrines des sentiments moraux, où il présente à la fin un Banquet de Plutarque avec sa famille, révélateur de certaines préoccupations de l'époque ; Michelet n'avait-il pas pris, en 1819, pour thèse de doctorat, les *Vies* de Plutarque ? Une nouvelle édition de la traduction d'Amyot n'avait-elle pas paru en 1820 ? et Desgenettes n'écrivait-il pas en 1829, dans le *Journal complémentaire des Sciences Médicales*, des études sur le genre de mort des hommes illustres de Plutarque ? Ne nous étonnons pas de voir l'Académie Française décerner à l'ouvrage d'Alibert, en 1827, un prix Montyon de quatre mille francs, qu'il partageait avec Madame Guizot pour son livre sur l'*Economie domestique*.

Alibert avait soigné des malades célèbres, André Chénier, Bernardin de Saint Pierre, lequel était cathareux, l'abbé Morellet atteint, à quatre-vingts

ans, d'un prurit tenace ; il recevait dans son salon de la rue de Varenne, à la fin de sa carrière, les muses romantiques, Amable Tastu, Elisa Mercœur Louise Revoil, Louise Colet, Marcelline Desborde Valmore ; cette dernière avait une santé précaire : comme moyen de guérison, il lui conseilla d'écrire, il la mit même en relations avec un libraire pour la publication de ses poésies ; dans ses œuvres, elle lui adresse ce touchant souvenir:

Votre main bienfaisante et sûre
A fermé plus d'une blessure,
Partout votre art consolateur
Semble porter la vie et chasser la douleur
Hélas ! il en est une à vos secours rebelle
Et je dois mourir avec elle.
Je n'ai pas d'autre mal mais il fera mon sort
Jugez si ce mal est extrême ;
Je le crois pour votre art lui-même
Plus invincible que la mort ;
Son empire est au cœur, ses tourments sont à l'âme
Ses effets sont des pleurs, sa cause est une flamme
Que dévore en secret l'espoir de l'avenir
Et ce mal est un souvenir.

Alibert avait été aussi l'ami dévoué de Mme de Genlis, qui lui avait laissé dans son testament, hélas !, un exemplaire complet et relié de ses œuvres. Il mourut en 1837, à 69 ans, d'un cancer à l'estomac, laissant une fortune d'environ 700.000 fr., chiffre qui pour l'époque peut se comparer aux 2.500.000 fr. réalisés par la vente récente des objets d'art de M. le Pr Gilbert.

Rue des Saints-Pères, 37, habite A. François Chomel, médecin de la Charité, descendant d'une longue lignée de praticiens réputés ; Parisien de Paris, né rue des Tournelles, ayant une propriété familiale à Savigny-sur-Orge, ancien élève de l'Institution Savouré, rue de la Clef, une de ces nombreuses institutions qui florissaient alors dans le quartier de la Montagne Sainte-Geneviève, c'est un beau talent, nous dit-on, mais dont les élèves ne veulent point lire les ouvrages pour la seule raison qu'ils ne les croient point au niveau des connaissances actuelles répandues par la doctrine physiologique. A la vérité les étudiants avaient raison : il remplace Laennec, mais ne possède ni son érudition ni sa clairvoyance.

Trousseau, dans une lettre à Bretonneau, exécute ainsi l'œuvre de Chomel. « Dire que vous voulez lire Chomel : son rhumatisme aigu, tartine décolorée et insipide où il n'y a d'idées nouvelles que celle-ci, à savoir que goutte et rhumatisme sont identiques. Cette tartine a été graissée par Requin, son autre tartine concernant la fièvre tiphoïde, l'a été par Genest, plat sur plat, c'est inlisable. Il y a bien un gros volume qu'il a cuisiné lui-même, cela s'appelle Pathologie générale. Je ne puis rien vous en dire, je m'y suis pris dans le temps, j'étais embourbé au 4e chapitre. J'ai attendu un moment où j'aurais le cœur virginal

au travail et le vouloir bien lire, j'ai tendu l'épaule et arcbouté la jambe, j'en ai arraché quelques pages encore, mais le jarret a molli et l'épaule a ployé, mon pharynx se serrait de dégoût ; lisez, lisez, je parie, pour vingt bonnets par chapitre si vous lisez près de la chandelle. »

La clinique de Chomel se trouvait au-dessus de l'ancienne chapelle des frères à la Charité, comme du temps de Corvisart, et ce service, au dire de son contemporain, le Dr Ratier qui faisait alors des articles sur les cliniques médicales dans les *Archives de médecine*, laissait fort à désirer. Elle se composait de 40 lits, 26 pour les hommes, 14 pour les femmes ; les salles étaient mal chauffées par de petits poêles en faience, les infirmiers occupés à frotter les parquets plus qu'à soigner les malades.

Tout près, au 22, rue des Saints-Pères, chez Deneux, bien connu comme accoucheur de la duchesse de Berry (1), logeait Baudelocque gros et gras, bien chauffé, bien nourri, n'ayant rien de commun ponr le talent avec son célèbre homonyme.

Rue de Sèvres, 23, on rencontre Evrat, accoucheur de S. A. R. la duchesse d'Orléans, membre de l'Académie ; malgré ses 50 ans, il opère avec la

1. S. J. Witkowski, *Les accouchements à la Cour*, Paris, 1890, in-8º, a reproduit d'importants fragments des *mémoires* de Deneux, dont un portrait figure à l'Académie de médecine.

dextérité d'un homme de 25 ; il loge son gendre Moreau, chirurgien du roi par quartier.

Rue de Grenelle-Saint-Germain, 9, se trouve l'hôtel du gras et bon Alexis Boyer, baron de l'Empire, chirurgien en chef de la Charité ; il avait débuté par raser en ville; Morel lui reproche, bien à tort, d'avoir épousé une blanchisseuse, ce qui fut un acte de reconnaissance pour une personne qui l'avait servi avec un dévouement remarquable ; il le qualifie ainsi : « comme professeur il s'exprime mal, comme auteur il est assommant, comme citoyen c'est la palme des vertus, comme politique c'est u digne libéral. »

Il avait acheté, en 1825, un établissement orthopédique où l'on redressait la colonne vertébrale, suivant la méthode de l'extension, grâce à un lit mécanique importé d'Allemagne. Son fils Philippe passa, en 1830, sa thèse d'agrégation en latin, intitulée : *De Fistulis vesio-vaginalibus earumque medela.*

A côté, au 8, habite Boirot-Desserviers, inspecteur de l'établissement thermal de Néris, qui avait épousé la fille du célèbre comédien Fleury, dont il était séparé de biens.

La rue Taranne tenait son nom de Jean Christophe, Charles et Simon Taranne, argentiers de Charles VI, Charles VII, Louis XI ; le débit de l'eau de mélisse des Carmes s'y faisait depuis 1630

et Diderot y habita, Diderot que Mme d'Epinay surnomme dans ses *Mémoires* « le philosophe de la rue Taranne ». Au 7, demeure Fouquier, médecin de la Charité, membre de l'Académie, « froid et glacial, mais doué de vastes connaissances ». Il



avait débuté par une traduction de l'Exposé de la doctrine de Brown, suivie, en 1824, par celle des huit livres de la médecine de Celse. Devenu premier médecin du roi, il devait être désigné pour se rendre à Blaye pour constater la grossesse de la duchesse de Berry.

Un autre médecin de la Charité, Lerminier, était allé se loger près de la Madeleine, rue Basse du Rempart, aujourd'hui disparue, mais le chirurgien de l'établissement Roux, fidèle à sa rive gauche, était resté tout près, 33, rue de l'Univer-



sité. « Ses yeux louches n'ont jamais pu voir son beau-père Boyer que de travers ». Il devait fournir une remarquable carrière chirurgicale. A 23 ans, il avait secondé Bichat dans la rédaction de son *Anatomie descriptive*. Dès 1812, il s'était présenté au concours du professorat en argumentant contre

Dupuytren, dont l'élection au bout de 40 jours, l'emporta à l'unanimité, avec une thèse sur la lithotomie. En 1815, à la suite d'un voyage fait à Londres en 1814, il avait publié un parallèle remarqué de la chirurgie anglaise avec la chirurgie française. Opérateur de talent il eut la malchance d'être le contemporain de Dupuytren qui éclipsait tous ses rivaux.

Rue Saint-André-des-Arts, 58, habite Capuron, agrégé, disciple de Broussais, de Pelletan et d'Orfila, auteur d'un *Traité théorique et pratique des accouchements* (4 vol. 1817-1823), rempli de citations aphoristiques, ce qui n'a rien d'étonnant sous la plume d'un ancien oratorien, qui avait publié en 1818, chez Croullebois, un volume en latin : *Methodica chirurgiæ instituta.*

Rue Pavée-Saint-André-des-Arts, nous rencontrons Jean Bruno Cayol, médecin de l'Infirmerie Marie-Thérèse et professeur de clinique interne à la Charité. C'était l'ami et le collaborateur de Bayle, de Laennec, de Nysten ; il avait été un des principaux rédacteurs de la *Bibliothèque médicale*, de 1809 à 1816, et, depuis, de la *Revue médicale.*

Il a laissé des observations météorologiques sur son service de la Charité, pendant le semestre 1828-1829, où il se préoccupe des conditions atmosphériques des hospitalisés, et relate une maladie singulière, qu'il appelle épidémie de Paris, et que Bally

avait qualifiée de chiropodalgie, car elle affectait douloureusement les mains et les pieds ; il l'attribue à la mauvaise qualité du pain consommé par la classe ouvrière. Elle sévit surtout sur la rive gauche (1).

Rue Pierre-Sarrasin n° 12, on peut sonner chez Bertin, médecin de l'hospice des Vénériens, dont les étudiants respectaient peu la perruque. Quinze ans plus tard une autre génération s'enthousiasmera pour les leçons de Ricord qui, à l'instar d'Alibert sous les ormes de Saint-Louis, enseignera sous les tilleuls de l'ancien couvent des Capucins.

Rue des Fossés-Monsieur-le-Prince 123, Antoine Dubois, célèbre depuis qu'il avait accouché l'Impératrice, s'était fait construire une maison sur un terrain acquis en 1817 au coin de la rue Casimir Delavigne. Il a été, après vingt-neuf ans, arraché à sa chirurgie et à son hospice des Cliniques. Son fils Paul demeurait avec lui et venait d'être reçu agrégé. Il a fondé la Maison royale de santé au faubourg Saint-Denis, qui perpétue son nom. Les malades payaient alors 2 fr. 50 dans les salles communes, 3 fr. 50 et 5 francs en chambres particulières. C'est là que « Desplein » en 1821 fait transporter un pauvre porteur d'eau du quartier Saint-Jacques, en souvenir de son bienfaiteur Bourgeat, et que « Bianchon »,

1. De 1825 à 1827 les observations de clinique de l'Hôtel-Dieu et de la Charité paruient dans la *Revue médicale* française et étrangère, à raison de 4 vol. par année, chez Gabon.

en 1828, conduit « la Rabouilleuse ». Dubois est la bête noire de Dupuytren, si l'on en croit la comtesse de Bassanville. Il jouit d'une brillante clientèle. Pendant l'été de 1824 il faisait quotidiennement en moyenne dix-huit consultations ou visites. Son biographe, le Dr A. Dupic, a retrouvé le curieux petit carnet où il notait chaque jour ses diverses occupations. Il n'inscrivait pas le nom du malade, mais la particularité qui devait le lui rappeler, ainsi la « dame ennuyeuse et flatteuse », « le malheureux réfugié espagnol », « un beau garçon, homme d'affaires, qui a une gonorrhée... », le « frère de Gudin du tableau, lui conduit une femme qui a la gale qu'elle a prise avec le chien que Gudin lui avait donné à garder » ; « une belle dame qui a un mari militaire et un écoulement, etc. Comme on le voit par ces exemples, il y a très peu de consultations d'obstétrique. Souvent il y a des consultations par lettre ou avec un confrère, ainsi : « J'ai vu M. Peters, un ami du duc Decazes, pour gastro-entérite fort ancienne. Il a une consultation de Broussais. Je l'ai trouvé fort sage, fort raisonnable. » Le prix de ses visites est fixé à 20 francs. Il a des clients dans tous les mondes, les humbles et les grands. Il fréquente le duc de la Rochefoucauld, le duc Decazes, le baron Louis, et soigne encore la famille impériale ; il a conservé son titre de chirurgien consultant de l'Empereur.

Antoine Dubois qui était entré à l'Académie de médecine à 65 ans, en 1827, présida les assemblées générales, puis cessa après 1832 de venir aux séances. Son éloge ne fut fait que onze ans après sa mort, le 11 décembre 1849, par Frédéric Dubois (d'Amiens). A. Dubois, à 44 ans, avait épousé une veuve de 23 ans, Mme de Foissy, née de Corancez, dont la sœur était devenue Mme Cavaignac, femme du conventionnel, et qui avait été courtisée par Lagrange, par Laharpe, par Chasles. Après avoir divorcé en 1803 avec Mme de Foissy, il s'était en 1810 remarié pour la quatrième fois avec une autre veuve, Mme Oyon, qui mourut en 1816. Avec quatre épouses successives, il avait été marié à peine 12 ans.

Impasse Saint-Dominique-d'Enfer, n° 6, habite Chaussier, rendu illustre par quarante années de pratique. Le Dr Guillaume Tell Doin, dans les notices de sa *Galerie médicale* accompagnant les lithographies de Vigneron, raconte que, dans ses cours, lorsqu'il prononçait le nom de Stahl, sa main s'élevait ; elle se portait à la toque, au nom de Boerhaave : et il se découvrait en prononçant le nom d'Hippocrate. L'éditeur Eberhardt venait justement de publier une nouvelle édition des Aphorismes et des Pronostics « du père de la médecine » avec le texte grec, latin, français ; mais le texte grec était fort fautif et Mercey dans une lettre à son maître Chaus-

sier intitulée *De l'éducation classique des jeunes médecins*, en avait fait une critique serrée en se plaignant — déjà — de l'abandon des humanités. Paralysé, Chaussier s'éteignit, le 19 juin 1828, après avoir dicté un discours pour la distribution des prix aux élèves sages-femmes de la Maternité, dont il était médecin en chef. Un millier d'étudiants suivirent son convoi jusqu'au Père-Lachaise, honorant dignement l'un des fondateurs de la médecine légale. Il n'est pas sans intérêt de feuilleter son *Recueil de planches anatomiques*, destinées aux futurs peintres et sculpteurs, superbement éditées par Panckoucke, 14, rue des Poitevins (1823, 2e éd.) ; et dessinées par du Tertre, qui s'intitule « coopérateur du voyage d'Egypte » ; mais il est bien plus émouvant de parcourir les feuilles jaunies, en caractères si fins et si serrés de ce petit in-16 de la collection des Manuels Roret, 10 *bis*, rue Hautefeuille, publié, vendu et indiqué comme ouvrage posthume de Lavater et de Chaussier, mis au niveau de la science par son fils, et où l'un des principaux chapitres est consacré à la manière de dessiner les passions.

Rue de Seine, 30, demeure Magendie, dont le musée d'histoire de la Médecine de la Faculté de Paris a acquis récemment les innombrables diplômes et brevets. Il appartient déjà à presque toutes les sociétés savantes de France et d'étranger.

La Société philomatique de Paris l'a reçu le



L'Hôtel-Dieu en 1830.

20 avril 1813, la Philosophical Society de Londres le 3 avril 1816 ; la Societas medicorum Vilnensis, fondée sous la protection de l'Empereur Alexandre, le 12 décembre 1816 ; l'Académie des Sciences arts et belles lettres de Caen en 1817, ainsi que la Societas medica Philadelphiensis fondée en 1789 ; puis en 1823 la société linnéenne du Calvados, la société royale de médecine d'Edimbourg, fondée en 1737, à laquelle appartient Guillaume Bell, le frère de Charles Bell, avec lequel il est en polémique au sujet de sa découverte des propriétés motrices sensitives des racines des nerfs spinaux. Il n'est encore que médecin suppléant à la Salpêtrière, en remplacement du Dr Ferrus. En 1830 un arrêté du préfet de la Seine, Odilon Barrot, le nomme à l'Hôtel-Dieu, et deux ans plus tard il sera promu à la chaire de médecine du Collège de France où il utilisait pour les montrer à ses élèves les pièces anatomiques provenant de l'hôpital. A l'aurore de la physiologie expérimentale, nous dit le Dr Triaire, ses expériences étaient discutées et attaquées. Ses vivisections étaient considérées comme suspectes. Dubois (d'Amiens) alla même jusqu'à prétendre qu'il avait fait des expériences sur l'homme vivant. Il appartenait à ce monde libéral qui préparait l'avènement du gouvernement de Juillet, et qui avait de profondes racines dans les milieux universitaires. Nous trouvons son *Précis de Physiologie*, paru en 1816, dans la biblio-

thèque de Maine de Biran, dont on a fait récemment un inventaire instructif (1). Il voisine d'ailleurs avec de nombreux autres ouvrages de médecine, ceux de Barthez, de Bichat, de Cabanis, de Pinel, qui est souvent cité dans les *notes de Psychologie expérimentale*, de Richerand, de Roussel, de Tissot.

Rue de Seine-Saint-Victor 35, loge Desfontaines, membre de l'Académie, professeur de botanique au Jardin des Plantes, qui, à 70 ans, venait d'être père en collaboration avec une jeune éplucheuse du jardin.

Une autre célébrité du Museum est le « cumulard » Duméril, professeur de physiologie à la Faculté, médecin à la maison royale de santé, soignant la clientèle de son beau-père Delaroche, et par surcroît successeur de Lacépède dans la chaire d'erpétologie et d'ichthyologie. Il imite, paraît-il, avec art, les cris et les gestes des animaux. Un portrait charge du *Charivari*, lithographie de Traviès, paru en 1839, le montre en chaire dans le grand amphithéâtre, qui peut contenir 1.500 élèves, professant devant une moyenne de 7 auditeurs : *rari nantes in gurgite vasto*, cherchant à attirer à lui d'une main crochue tous les postes vacants (2).

1. G^elle^ Barbillion, *Les lectures de Maine de Biran*, thèse de lettres de Grenoble, 1927.

2. G. Denise, *Bibliographie historique et iconographique du Jardin des Plantes*, Paris, 1903, in-8.

Rue de la Harpe 45, Aimé Grimaud, rédacteur du *Propagateur des Sciences médicales*, passe pour un écrivain distingué ; dans sa jeunesse il avait été professeur de belles lettres au lycée d'Angers, et on lui doit une grammaire latine de Lhomond, complète et simplifiée.

Rue Saint-Jacques 71, habite avec son fils, Broussais, qui avait dû fermer son amphithéâtre de la rue des Grès, sur l'ordre de Frayssinous, Broussais romantique égaré dans la médecine, ainsi qu'on l'a défini. Dans les *Annales de Médecine physiologique*, journal de polémique qui parut 12 ans de 1822 à 1834, il répond avec ardeur aux critiques acerbes de la *Gazette médicale de Paris*. Parmi ses ennemis se distinguent le directeur d'une maison de santé de Versailles, Lesage, dans un libellé intitulé : *Dangers et absurdité de la doctrine physiologique*, et le Dr P. A. Surun, dans un opuscule de 1824, *Coup d'œil sur l'état actuel de la médecine*, dédié aux Grecs et vendu à leur profit. Sur la conception qu'il se faisait de la genèse et de la nature des maladies, sur ce que l'on a appelé le « broussaisisme », il faut lire en particulier le très curieux article du Dr Folet a consacré à sa doctrine (1), d'après l'exposé qu'il en a fait lui-même dans son *Traité des phlegmasies chroniques*, et surtout dans les 468 aphorismes ou pro-

1. Dr H. Folet, Broussais et le broussaisisme, in *Bull. Soc. Hist. Méd.*, 1906, p. 239-305.

positions, de médecine, qui figurent en tête de *l'examen des doctrines médicales*. Ce qu'il est intéressant de retenir de son système, qui n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir, c'est l'aprêté avec laquelle il l'a défendu ; c'est la grandiloquence romantique de ses illusions : « la médecine française écrivait-il, se traînait à la remorque de toutes les médecines de l'Europe quand parut notre doctrine », et, ailleurs, il ajoutait : « la doctrine physiologique est éternelle comme la vérité. Il suffit qu'elle ait brillé aux yeux des hommes pour que son éclat ne puisse désormais être obscurci, même pour qu'il s'accroisse et qu'il éclaire un jour la société toute entière » (1). Les idées exposées dans son livre de *l'Irritation et de la Folie* sur les rapports du physique et du moral lui ouvrirent les portes de l'Institut en 1832 dans la section des Sciences morales et politiques. Trente ans après sa mort, un de ses élèves du Val-de-Grâce, Paul Reis (2) rappelle avec verve l'emploi abusif des sangsues, que sa doctrine de l'irritation avait développé à l'excès. Tous les étangs à sangsues de France étant épuisés, on avait mis à contribution, ceux de Bohême, de Hongrie, de toute l'Europe. L'importation qui était de 300.000 en 1824 s'éleva en 1827 à trente-trois millions. Il faut lui rendre cette justice que, tout comme Guy Patin se faisant saigner sept

1. *Ann.*, 1822, t. I, p. XIII.
2. Dr P. Reis, *Broussais et son œuvre*, 1869.

fois pour un rhume et phlébotomisant vingt fois son fils au cours d'une fièvre typhoïde, il se prescrivit à lui-même en 1829 pour combattre des troubles digestifs, 6 saignées de 20 onces, 15 applications de 50 à 60 sangsues en 18 jours, avec, bien entendu, la diète absolue

On ne saurait parler de Broussais sans rappeler la journée mémorable du 19 mai 1825 où il se rencontra au chevet de Saint-Simon mourant avec Gall, Burdin et Bailly, et quelques amis personnels, Olympe Rodrigues, Léon Halévy, Duverger. Le maître expira, en parlant de son entreprise, nouveau Socrate, au milieu de ses disciples. Les médecins paraissent avoir joué un assez grand rôle dans l'élaboration de la doctrine Saint-Simonienne. Le Dr Burdin peu connu, quoique cité plusieurs fois par Cabanis, avait exposé ses vues à Saint-Simon dès 1798, quinze ans avant la rédaction du *Mémoire sur la science de l'homme* paru en 1813. Son *cours d'études médicales* destiné à faire entrer la physiologie dans l'éducation, paru en 1803 en 5 volumes sans nom d'auteur, avait été édité grâce à Saint-Simon, au temps de sa magnificence quand il demeurait rue Chabanais ; le Dr Etienne Marin Bailly prononça un discours à ses obsèques où il l'appelle « fondateur d'une physiologie de l'espèce humaine ». Il aurait été plus exact de dire que la tentative Saint-Simon était de faire de la science

de l'homme un prolongement des sciences physiques (1).

Rue Saint-Jacques 234, Jean-Marc Gaspard Itard, membre de l'Académie de Médecine, s'occupe des maladies de l'oreille, après s'être acquis une certaine notoriété par ses rapports sur l'homme sauvage de l'Aveyron (2).

Rue des Fossés-Saint-Jacques 12, loge Nicolas Gerdy, reçu récemment au concours d'agrégé ; il devait devenir chirurgien de Saint-Louis puis de la Charité ; il préludait à son importante *Physiologie médicale* par un *Traité de l'anatomie des formes appliquées aux beaux-arts et à la chirurgie* paru en 1826, accompagné d'un grand atlas in-folio, vendu chez Béchet, éditeur officiel de la Faculté.

Rue Saint-André-des-Arts 41, se trouve Philippe-Jean Pelletan, le chirurgien qui avait pratiqué l'autopsie de Louis XVII, et fut destitué en 1823 ; il mourut le 26 septembre 1829 à Bourg-la-Reine. Rue de Condé 11, habite son fils Pierre Pelletan, qui fait un cours de physique médicale très suivi.

Rue des Noyers 29, habite Velpeau, élève de Bretonneau ; arrivé de Tours très modestement, il était le fils d'un maréchal ferrand de Brèche, comme

1. Voir G. Weil, *St. Simon*, 1894, et Brunet, *Le mysticisme social de St. Simon*, Paris, 1928.

2. Son *Traité des maladies de l'oreille et de l'audition* avait paru en 2 vol. en 1821 chez Méquignon.

Pariset était fils d'un cloutier de Grands, en Champagne ; ses premiers éducateurs avaient été le *Parfait maréchal* de Soleyssel, le *parfait bouvier* de Robinet, et la traduction par Fourcroy du *médecin des artisans* de Ramazzini, de Padoue, livre qui avait eu au XVIIIe siècle un succès notoire (1), il a suivi des cours de Béclard et de Cloquet, passé en 1825, sa thèse dédiée à Richerand puis créé lui même des cours payants. Reçu agrégé brillamment, il venait de publier en deux volumes son traité d'*Anatomie chirurgicale*.

Rue des Petits-Augustins 14, on rencontre Jacques-Pierre Maygrier, ancien chirurgien de la marine, qui a une belle clientèle comme accoucheur : les 80 planches de ses *démonstrations d'accouchements* passaient pour remarquables. Œuvre de Chazal, elles étaient gravées par Forestier et Couchet fils. L'édition de 1822, parue chez Béchet, était accompagnée d'un superbe portrait de l'auteur.

Rue du Regard 1, habite Récamier ; on raille « son imagination vive et vagabonde, son âme contemplative et rieuse, ses idées systématiques et fugace ». A cette époque, il traite à l'Hôtel-Dieu le cancer par la méthode de compression (2), en atten-

1. Ch. Guignard, *Velpeau, sa jeunesse*, Tours, 1887.
2. Ses *Recherches sur le traitement du cancer par la compression méthodique simple ou combinée*, parurent en 1829 en 2 vol. in-8.

dant de pratiquer le 23 juillet 1829, la première hystérectomie, dont ses contemporains méconnaissent la portée. Opération condamnée par l'Académie de médecine, après les insuccès de Roux, Dubled, Delpech, en 1830, discréditée, jusqu'au jour où, en 1882, elle reviendra de l'étranger, et où Péan la reprendra avec les succès que l'on sait. Récamier était particulièrement attaqué dans les *Archives de Médecine* de Raige-Delorme [tome XIV., p. 539] par Ratier qui partageait toutes les passions politiques de son temps. Faisant le calcul des heures de professorat de Récamier, il trouve qu'il n'a pas donné plus de 102 leçons de 25 minutes chacune soit 42 heures. « Ce médecin ajoute-t-il, tutoie presque toujours ses malades, et les traite avec une brusquerie qui, en général, est bienveillante, car il est humain et charitable. Il parle d'une voix haute et retentissante et appelle d'un bout de la salle à l'autre ceux à qui il veut s'adresser. Ses prescriptions sont énoncées d'une manière souvent vague et bizarre. » Il nous parle de son style métaphorique et dramatique, de ses éclats de voix, de ses gestes énergiques et bruyants, mais le critique rend justice à son « instinct » de diagnostic, à ses dons brillants, à son caractère. La candidature de Récamier à la chaire du Collège de France laissée vacante par Laennec en 1826, avait donné lieu à une lutte très vive, il avait pour concurrent Pariset poussé par la

Cour, et Magendie, favori de l'Institut ; il avait l'appui de la Faculté et de l'Académie. La presse politique libérale prit parti pour Magendie ; Raige-Delorme, fidèle à l'opposition contre le gouvernement, combattit les candidatures de Récamier et Pariset ; malgré une campagne d'articles et de pamphlets, le premier fut nommé, ce qui ne désarma pas ses adversaires, car on protesta auprès du procureur du roi, sous prétexte qu'il ne savait pas le grec, et que le grec était de rigueur au Collège de France, depuis l'édit de François Ier, non abrogé, instituant une chaire de médecine grecque. Des scènes de désordre eurent lieu à ses premiers cours, puis tout ce bruit peu à peu s'apaisa(1). Quant à Magendie, il devait être son successeur. Reprenant les théories de Bordeu et de Stahl, Récamier défendit dans sa chaire le vitalisme spiritualiste. Quand Charle X vint visiter l'Hôtel-Dieu en 1828, il fut le seul à le recevoir, ses collègues s'étant abstenus, à cause de leurs opinions politiques. Le roi commanda un tableau avec ordre de le faire figurer seul pour représenter le corps médical, mais il refusa de paraître sans ses confrères. Une esquisse du portrait qui avait été préparée pour ce tableau a été reproduite par le Dr J. Eyraud, dans la notice qu'il lui a consacrée dans la revue le *Bugey*, en 1914.

1. Sur les manifestations des étudiants, voir Arch. nat., F.19. 363.

Récamier qui était d'une famille de médecins et de prêtres, mais fils d'un notaire, eut pour parrain Brillat-Savarin.

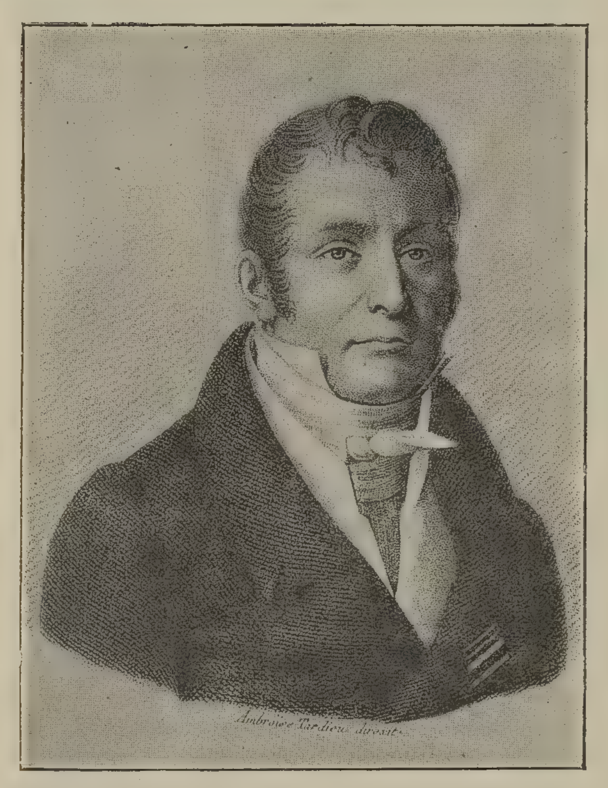
Avec Récamier une des gloires de l'époque est Desgenettes, premier médecin des armées, inspecteur du service de santé, célèbre par sa vivacité, sa pétulance, son imagination exaltée, son âme de feu, sa tête superbement dressée, qui faisait penser à un conspirateur contre la vie de César ou de Tarquin. M. de Corbière venait de le remplacer dans sa chaire de physique médicale et l'hygiène par son ami Bertier ; Desgenettes publia quelques notices sans grande envergure, souvenirs mêlés de lectures. Il commença même des Mémoires, à l'instar de son amie Mme d'Abrantès, qui ne furent jamais terminés. Il vécut jusqu'en 1837 obtenant encore, après la Révolution de 1830, quelques honneurs supplémentaires comme le poste de maire du 10e arrondissement, puis celui de médecin des Invalides. Pariset, dans son *Eloge des membres de l'Académie de médecine*, le caractérise ainsi : « Homme toujours entraîné par des idées latérales et tellement ouvert aux impressions un peu vives qu'à l'aspect des objets extérieurs il se remplissait d'images, pour ainsi dire, et ces images, s'insinuant dans tout son être et pénétrant dans ses chairs autant que dans son esprit, devenaient en lui des puissances motrices qui se faisaient jour de partout, dans ses

traits, ses accents, ses attitudes et ses moindres gestes. Or qui ne saisit que des images saisit peu de rapport et a peu d'ordre et d'ensemble ».

Rue du Bac 104. habite Falret, l'aliéniste élève d'Esquirol ; il avait publié en 1822 un *Traité de l'hypochondrie et du suicide*, dont une 2e édition venait de paraître augmentée d'une statistique des suicides dans le département de la Seine de 1794 à 1827 ; il est à Bicêtre le collègue de Ferrus, nommé en 1826 chef de la division des aliénés ; cherchant dans les travaux de l'agriculture un dérivatif aux maladies mentales, il fait créer à leur intention la ferme Sainte-Anne. De ses études et de ses voyages sortiront en 1834 sont travail sur : *Les Aliénés, considérations sur l'état des maisons qui leur sont destinées, sur le régime hygiénique et moral.* Originaire du Lot il a laissé une notice sur Marcillac, intitulée « Mon village ».

Rue de Poitiers 8, dans les bâtiments de l'Académie de Médecine, est logé le Secrétaire perpétuel de l'Assemblée depuis 1822, Etienne Pariset, médecin de Bicêtre, désigné en 1819 avec Bally pour faire des recherches sur les origines de la fièvre jaune qui sévissait en Catalogne ; il fut chargé en 1828 d'une nouvelle mission en Egypte pour rechercher l'origine de la peste. Il a donné une édition des *Rapports du physique et du moral* de Cabanis, écrivant un peu partout, au *Moniteur*, au *Journal*

des débats ; il est de plus censeur des journaux, ce que d'aucuns ne lui pardonnent pas. Il tenait ses



DUPUYTREN *Cliché Æsculape*

aptitudes littéraires de ses fortes études grecques et latines chez les Oratoriens. Il avait traduit trois ouvrages d'Hippocrate [les Aphorismes en 1813, les

Pronostics et Prorrhétiques en 1817, la lettre II à Damaxète en 1825]. Son érudition lui avait ouvert la porte du salon de Mme Helvétius que fréquentait aussi Richerand. En qualité de Secrétaire perpétuel il prononce les *Eloges historiques* bien oubliés aujourd'hui, mais qui avaient vivement frappé ses contemporains (1). On citait volontiers comme des modèles, la description de l'incendie de Moscou et de la retraite de la Grande Armée dans son éloge de Larrey, le récit de la campagne d'Egypte dans celui de Desgenettes.

Mais nous voici à l'extrémité du faubourg Saint-Germain ; le fleuve seul nous sépare de la rive droite, qu'il s'agit maintenant d'explorer.

1. On peut les rapprocher de ceux que Cuvier a prononcés à l'Académie royale des Sciences de 1800 à 1818 (Paris, 2 vol., 1829, in-8).

III

LA RIVE DROITE

Place du Louvre 4, habite Dupuytren, l'honneur de la chirurgie française, qui porte le titre d'Inspecteur général des Etudes. Ses leçons cliniques attiraient la foule des étudiants et des médecins, venus de toutes les parties de la France et du monde pour l'entendre, et excitaient parmi eux un enthousiasme dont les témoins nous ont transmis les échos. Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, maître absolu d'un service de 300 lits, il ne souffre ni égaux, ni rivaux, ni émules, ni aucune supériorité. On lui a reproché ses défauts, sa hauteur, ses dédains, son orgueil, mais il faut mettre en balance son talent de diagnostic, la hardiesse de ses décisions, la sûreté de sa méthode opératoire. Et ceci nous fait oublier la tyrannie que ses contemporains supportaient mal ; au surplus il a peu écrit et il faut aller chercher la substance de ses leçons dans les publications de ses élèves, Brierre de Boismont, Buet, Paillart, Marx.

Quai de l'Ecole 90, demeure Bernard-Raymond Fabré-Palaprat, désigné comme personnage d'un mérite éminent. Arrivé de Marseille où son père était chirurgien de la Charité, il dirigeait la *Clinique des Hôpitaux*, qu'il abandonna pour fonder en 1828, la *Gazette des hôpitaux* ou *Lancette française*.

Il est l'auteur de rapports techniques sur le microscope achromatique de l'ingénieur Chevalier, dont les magasins sont alors tour de l'Horloge, en face du marché aux fleurs, et qui a été le clou des produits de l'industrie française exposés au Louvre en 1827, et sur l'établissement des eaux clarifiées et dépurées par le charbon, que leur fondateur Happey a transféré de la porte orientale de la Cité au 24 du quai des Célestins. Mais il s'occupe surtout de restaurer l'Ordre des Templiers, mis à la mode par Raynouard, et dont il est le grand maître. Les néo-templiers s'appellent aussi chrétiens primitifs ; ils essaient de faire croire au public, dont un auteur récent raille la crédulité (1), qu'il n'y a eu aucune interruption dans la liste des grands maîtres depuis Jacques Molay jusqu'à Fabré-Palaprat, s'appuyant sur l'opinion de Grégoire, évêque de Blois, et d'un pasteur de Copenhague.

Quant à Francesco Antommarchi, ex-chirurgien

1. A. Lantoine, *La Franc-maçonnerie chez elle,* Paris, 1925, t. I.

de l'Empereur, qui fut professeur d'anatomie à Florence, il végète 32 rue de Rivoli ; il est plus



L'Hôpital Trousseau
(ancien hospice des Enfants-Trouvés, aujourd'hui démoli).

lu, nous dit-on, par les peintres et les politiques, que par les médecins.

Après 1830 il éditera le fameux masque de Napoléon (1) ; il se contente alors, de publier des grandes planches d'anatomie alors à la mode, en collaboration avec le comte Charles Philibert de Lasteyrie. Ce dernier, non content de mettre à la mode l'enseignement mutuel, dépensait son activité en élaborant des monographies de tous les animaux domestiques sous le titre d'*histoire naturelle et économique* (2).

Rue Saint-Jacques-de-la-Boucherie 251, Fournier était annoncé par un superbe tableau lisible de la place du Châtelet, et même de la rue de la Barillerie ; il se proposait d'écrire un livre démontrant que le génie se trouve dans les grosses cervelles.

Rue Neuve-des-Bons-Enfants 17, habite Desruelles, venu de Lille pour s'établir à Paris, après avoir épousé une boulangère de son pays ; il est auteur d'une thèse sur la campagne de Russie.

Rue Coq-Héron 5, nous rencontrons Biett, médecin de l'hôpital Saint-Louis, « savoyard fort poli, qui est auprès d'Alibert ce que la lune est au soleil » ; ses pilules asiatiques composées de poivre et d'arsenic étaient célèbres. Il avait, à la séance du

1. Au t.3 de l'*Examen des doctrines médicales* de Broussais un de ses élèves préférés, le Dr Gaubert, a écrit une relation de la maladie de Napoléon, où il conclut à un cancer greffé sur un ulcère antérieur.

2. Cf. M. Roche, le philanthrope Ch. de Lasteyrie (1759-1849), in *Bin Soc. Scient. de la Corrèze*, t. XVIII. 1896.

12 décembre 1826, de l'Académie de Médecine, lu un mémoire sur la maladie de Talma, qui nécessitait l'usage fréquent de lavements ; le célèbre acteur malgré le traitement tardif suivi à Enghien, mourut d'une oblitération de l'intestin.

Dans le même quartier habite P. A. Piorry qui a quitté le 7 de la rue Montesquieu pour la galerie Véro-Dodat, alors dans toute sa fraîcheur, et à laquelle son accès à la Cour des Messageries générales, rue du Bouloi, donnait une animation intense (1). De ce fait il a porté ses consultations de 3 à 5 francs. Il était à 21 ans docteur de Paris avec une thèse sur un sujet toujours actuel : *Le danger de la lecture des livres de médecine pour les gens du monde* (1816) et faisait dès 1823 partie de l'Académie de médecine. Il publia plus tard, en 1853, étant alors médecin de la Charité, un poème de 8 chants et 2.826 vers, longuement analysé par M. le Dr Le Gendre dans le *Bulletin de la Société fr. d'Hist. de la méd.*, 1927 p. 486 et 1928, p. 57), qui tout en reconnaissant son pédantisme et sa vanité, rectifie cependant la réputation ridicule que lui ont fait ses contemporains, et dont on retrouve un écho dans ce passage de Guardia (*Hist. de la Méd.*, p. 1884) : « qui ne connaît les tours d'adresse de la mensuration et de la plessimétrie et la ridicule nomenclature des états

1. Paul Vibert, *Mon berceau*, et G. Cain, *Tableaux de Paris*.

organopathiques ? Piorry a tiré toutes les conséquences du système, avec cette implacable logique qui est l'apanage des sots laborieux et convaincus. Si les morts revivent dans un autre monde, l'ombre de Laennec a dû frémir bien des fois au bruit des insanités que débitait dans ce même amphithéâtre, orné par ses soins de sentences hypocratiques, ce singulier professeur qui a tant fait rire et qui ne riait jamais ».

Jetons en passant un coup d'œil sur le Palais Royal; galerie de pierre n° 135, trône le dentiste Désirabode dont le nom était écrit avec de superbes dents artificielles et la profession annoncée en anglais, latin, grec, allemand, hébreu. L'enseigne habituelle des dentistes se composait d'une dent fourchue qui représentait, nous dit Balzac, dans son *Dictionnaire des enseignes*, paru en 1826, aussi bien un réchaud de cassolette qu'une dent molaire; toutefois les dentistes en renom, comme Delabarre, 19 rue de la Paix et Dubois, 2 rue Caumartin, s'abstenaient de toute indication. Déjà les rues s'ornaient du phénix des compagnies d'assurances : dans le quartier Poissonnière, une enseigne « au bon pêcheur de sangsues » rappelait la thérapeutique du temps ; Parisot, marchand de draps, 162, rue Saint-Martin, arborait une firme « aux médecins français », commémorant le souvenir du dévouement des médecins envoyés à Barcelone en 1822; déjà la Civette,

la Belle-Jardinière, les Forges de Vulcain, le Mortier d'Or, le Petit Matelot, Pygmalion, le Soldat laboureur, présidaient à la destinée de magasins qui devaient se transformer plus vite que leur enseigne.

Rue Saint-Honoré 383, Gondret annonce qu'il guérit la cataracte sans opération, et les succès qu'il obtient sont assez impressionnants, pour qu'on lui confie pendant trois années, de 1831 à 1833, dans une salle de l'Hôtel Dieu, un service spécial, pour les maladies des yeux ; il n'en fut privé que sur la réclamation du chirurgien de l'établissement.

Rue du faubourg Saint-Honoré 19, habite Marc membre de l'Académie, rédacteur du *Dictionnaire des Sciences médicales* et médecin du duc d'Orléans.

Rue de la Michodière 2, demeure Guillée, oculiste de S. A. R. Madame la Dauphine, gascon qui, pour gagner un cabriolet et des domestiques en livrée, a épousé une sotte riche, et fabriqué un élixir antiglaireux, qui fait une concurrence acharnée au purgatif Leroy et aux pilules Morisson.

Rue de Richelieu 89, on peut sonner chez Marjolin. Professeur à l'Ecole de Médecine, persécuté par Dupuytren qui le jalouse, il devait devenir chirurgien en chef de Beaujon et acquérir une fortune enviable estimée à 50.000 fr. de rentes ; n'arrivera-t-il pas à gagner, somme énorme sous Louis-Philippe, jusqu'à 80 à 100.000 fr. par an ? Aussi il alla

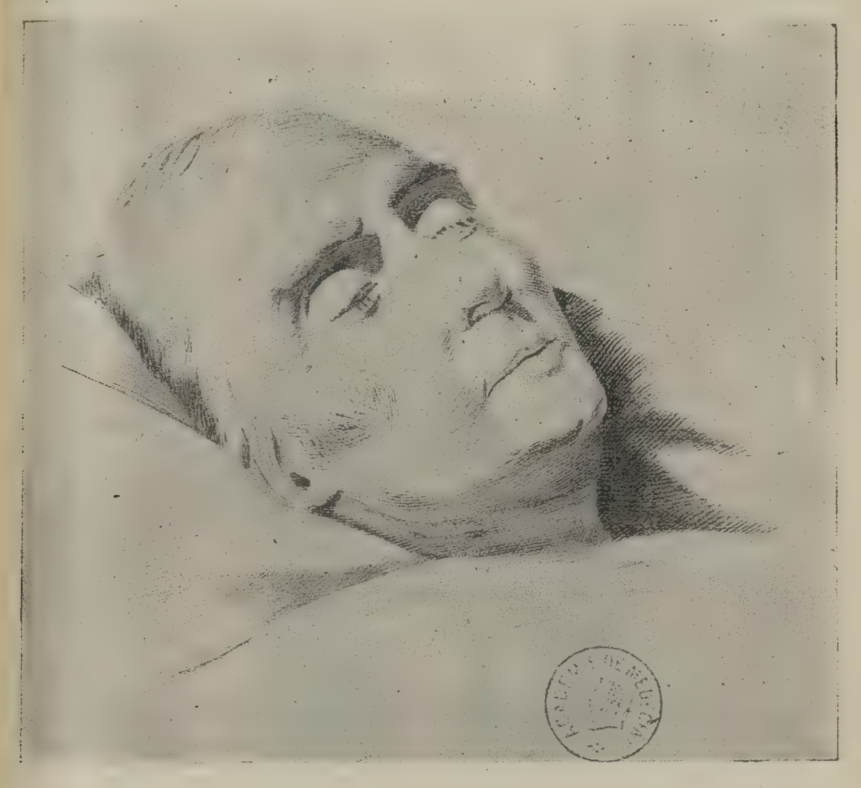
choisir rue Neuve-d'Antin un nouveau domicile avec un jardin magnifique où il cultiva le Dahlia « Marjolin ».

Rue Beauregard 24, demeure François, médecin de la Pitié, membre de l'Académie, représenté « comme dévot et médiocre ».

Rue Saint-Martin 149, loge J. Lisfranc, un des plus habiles opérateurs de la capitale. Il a fait la campagne de Dresde en 1812; il est chirurgien en chef de la Pitié depuis la mort de Béclard ; ses leçons cliniques sont suivies par une foule d'élèves(1). Parmi eux se trouve le fils d'un armateur marseillais, né à Baltimore en 1800, son père ayant émigré en Amérique pendant la Révolution; il avait d'abord essayé du Droit, de la Pharmacie ; il s'appelle Philippe Ricord ; avant d'acquérir la célébrité, il dut s'exiler à Saint-Martin d'Olivet et à Crouy-sur-Ourcq, et donner des leçons d'anglais, d'italien et d'espagnol pour parfaire ses études, ce qui plus tard faisait dire au *Tintamarre* : « Ricord dans sa jeunesse a enseigné beaucoup de langues, mais depuis il s'en est fait montrer davantage, » Son hôtel du 6 de la rue de Tournon devint pendant plus de trente ans un des rendez-vous médicaux les mieux achalandés.

1. Lisfranc fut un des principaux propagateurs de l'auscultation Dès 1823 il avait publié un *Mémoire sur les nouvelles applications du sthétoscope de Laennec.*

Foissac, originaire du Lot, surnommé le magico-magnétiseur d'abord logé rue de Seine dans un



Cliche Æsculape

Broussais sur son lit de mort.

hôtel à 16 francs par mois, avait débuté 8, rue des Prouvaires. Il écrit diverses tragédies toutes refu–

sées, après avoir tergiversé, nous dit-on, un certain temps entre les bosses et le somnambulisme, pencha vers ce dernier genre et s'adjoignit une femme somnambule pour ses manipulations magiques.

En 1825, il avait proposé à l'Académie de Médecine de soumettre le magnétisme à un nouvel examen, et Renaudin avait répondu « que le magnétisme était une bêtise morte et enterrée depuis longtemps, — il faisait allusion à la condamnation de 1784 — et que ce n'était pas à l'Académie de l'exhumer ».

Foissac ne s'était pas découragé. Il avait fait en 1826 des expériences sur les épileptiques de la Salpêtrière, mais Magendie avait prévenu le Conseil Général des Hospices pour qu'il les empêchât; alors il avait repris ses essais à la Charité, mais l'Administration lui refusa la permission de continuer son traitement sur un paralytique incurable, toujours à la suggestion de l'Académie. Alors il fit sortir le malade de l'hôpital et le guérit. Au surplus, l'opinion publique était saisie, et l'Académie, moins catégorique cette fois, s'associa aux déclarations de son rapporteur Husson, le 28 juin 1831, « que le magnétisme et tous ses phénomènes étaient réels, utiles, et qu'on devait encourager les recherches sur cette branche très curieuse de psychologie et d'histoire naturelle » (1).

1. V. aussi J. Dupotet, *Expériences publiques sur le magnétisme animal, faites à l'Hôtel-Dieu*, 1826.

Les deux Andral, père et fils demeuraient 11, rue des Saussaies; le père était médecin consultant du roi, après avoir été médecin en chef de l'Armée d'Italie et de Murat; le fils, Gabriel, avait passé brillamment le concours d'agrégation en 1823, et remplacé Bertin dans la chaire d'hygiène, en 1828, préludant à une carrière rapide et aux honneurs les plus élevés auxquels sa qualité de gendre de Royer-Collard, soupçonnaient les contemporains, ne furent pas étrangers. Sa *Clinique médicale*, publiée de 1824 à 1827, d'après les observations recueillies dans le service de Lerminier à la Charité, venait de le mettre en vue par la position prise dans les conflits qui divisaient ses contemporains; il complète et vulgarise l'œuvre de Laennec. Ses efforts pour propager la découverte de l'auscultation médiate lui valent les invectives de Broussais, lequel appelait Laennec le sophiste ou le devin, et partait en guerre contre l'éclectisme dans sa préface du *Nouvel examen des doctrines médicales*. C'est en vain; bientôt l'article *Auscultation*, paru sous la plume d'Andral dans le *Dictionnaire de Médecine et de chirurgie pratique* en 1829, allait initier toute une jeune génération de médecins aux géniales découvertes de Laennec. Andral rend justice aux travaux de Broussais, mais combat ses exagérations et son esprit de système, car son idée dominante, c'est que dans toute doctrine il y a une part de vérité, que la science a plusieurs faces et

qu'en se plaçant à divers points de vue, on saisit mieux les détails et l'ensemble. Il aboutit à cet éclectisme qu'à la Sorbonne professait son ami Cousin. « La philosophie du XVIIIe siècle a produit Locke et Condillac, et Locke et Condillac ont produit Bichat et Broussais. Broussais est donc le dernier terme de cette réaction générale d'une force centrale, transcendante, universelle. Mais cette force n'a eu qu'un temps, celui de son énergie propre elle s'est épuisée. D'autres éléments ont succédé à ceux qui l'avaient fait naître, et avec eux une philosophie nouvelle est née ; cette philosophie c'est l'éclectisme » écrit Jules Guérin dans le premier numéro de la *Gazette Médicale* de 1830. Et dans son esprit il ne s'agit pas de ressusciter l'éclectisme de Boerhaave, de Stahl, de Pinel ou de Barth, qui n'étaient que de l'humorisme, de l'empirisme, du vitalisme dogmatique, mais de perfectionner la méthode expérimentale de Bacon, en choisissant ce que chaque système contient de vrai; et, revenant sur ce sujet dans des articles ultérieurs, il précisait que l'éclectisme, en présence des faits particuliers, les observe sans rien préjuger de leur systématisation générale; il met à profit des lumières de chaque méthode partielle, et c'est ainsi que dominant toute l'étendue et tous les instants d'une maladie, il est seul capable d'embrasser complètement les éléments dont elle se compose. L'exposé de cette doctrine

dans les articles de la *Gazette médicale de Paris*, s'accompagne d'une critique très acérée des *Doctrines médicales* et des *systèmes de nosologie* de Broussais.

J. Guérin présenta d'ailleurs à l'Académie de Médecine un rapport sur le sujet; une commission composée de Coutanceau, Louyer-Villermay, Itard, Ribes et Double, président de l'Académie, fut chargée d'en rendre compte; « l'éclectisme, écrivit Double dans son rapport entièrement favorable, est une méthode de haute intelligence, essentiellement vivifiante, qui révèle la doctrine et ne la prescrit point. C'est au plus haut degré une méthode de recherches, d'examen, de critique tout à la fois, méthode éminemment progressive, toute de raison profonde et de franc arbitre. Elle répond à une nécessité des temps actuels de la science; de même qu'elle a déjà été à plusieurs reprises une conséquence explicite de circonstances scientifiques à peu près semblables. Dans ses leçons d'histoire de la Médecine, que le Dr Tartivel devait reproduire en 1853 dans l'*Union Médicale*, Andral précisait ainsi ses idées et sa méthode :

« C'est l'éclectisme qui, lorsqu'une idée longtemps dominante, minée par ses doutes, par ses investigations, ébranlée par ses critiques, s'est écroulée enfin sous ses coups; c'est l'éclectisme qui après avoir renversé et détruit, relève et reconstitue

la science. Il recueille les débris du passé, et choisissant parmi eux ceux que les siècles n'ont pu détruire, mais sur lesquels ils ont passé en leur communiquant un degré de plus de grandeur, de solidité et de résistance, il les cimente, et sur cette base plus ferme, élève un nouvel édifice, ce n'est plus alors la science telle que l'avait faite une idée exclusive, c'est la science composée de toutes les idées, de toutes les vérités, de toutes les découvertes, dont le génie fécond des grands hommes a successivement enrichi l'humanité. »

Rue Vieille du-Temple végète Andry, « médecin aux idées sombres et mélancoliques » ; ses essais sur la matière médicale, la rage, les maladies vénériennes, la mélancolie, n'ont eu aucun succès ; et pourtant nous sommes à l'aurore du romantisme.

Rue Saint-Avoie, 39, habite J.-B. Nacquart, « une des nullités » de l'Académie, nous dit-on. Ce n'est plus qu'un nom aujourd'hui, mais il est le médecin de Balzac dont il a connu la famille quand elle habitait 40, rue du Temple (aujourd'hui 122) dans le voisinage ; pour qui sait quelle importance la médecine tient dans la *Comédie Humaine*, quels horizons s'ouvrent immédiatement (1) !

1. Rappelons qu'une discussion est ouverte aujourd'hui entre ceux qui prétendent que le modèle de son *Médecin de campagne*, le D[r] Benassis, est le D[r] Roume de Voreppe (Cf. G. Faure, *Paysages romantiques*, 2[e] série), et ceux qui ont

Balzac ne vient-il pas d'écrire en 1827, cette *Physiologie du Mariage*, publiée en 1829, et qui continue la collection des Physiologies alors à la mode, celle du goût par Brillat-Savarin, celle des passions par Alibert. Dans le salon de Gérard, 6, rue Saint-Germain-des-Prés, Balzac rencontre à cette époque deux jeunes médecins, venus de Montpellier, qui vont verser tous deux dans la littérature, Amédée Pichot, futur fondateur de la *Revue Britannique* (1), et Eusèbe de Salles, qui après maints avatars, deviendra interprète et professeur d'arabe (2). Ce dernier se contente pour l'instant de suivre les cours de Broussais et de mystifier ses contemporains en faisant paraître une brochure intitulée : *Paris ou Montpellier ou tableau de la médecine de ces deux écoles*, prétendue traduite de l'anglais, mais

découvert pour ce rôle, le Dr Ch. Jacques Bossion (1776-1821), médecin de l'Isle-Adam, en s'appuyant sur une lettre de sa sœur Laure : « le 26 avril [1821]. Il va à l'Isle-Adam. Il y assiste au convoi d'un docteur tel que celui qu'il a décrit dans son *Médecin de campagne*. Cet homme qu'il a connu dans ses précédents séjours, bienfaiteur du pays, aimé et regretté de tous, lui donna l'idée de ce livre. Ce mort deviendra un jour le vivant M. Benassis. » (Cf. Eug. Darras, Honoré de Balzac, à l'Isle-Adam, chez le maire Villers-la-Faye et le Dr Bossion, in *Mém. de la Soc. Hist du Vexin*).

1. Sur les démêlés de A. Pichot avec Balzac, voir Vte de Lovenjoul, *Une page perdue de Honoré de Balzac*. Paris, 1903, in-12.

2. Cf. André Julien. Un médecin romantique interprète et professeur d'arabe, Eusèbe de Salles, *Revue africaine*, 1924-1925.

dont Pichot connaît le secret, et un ouvrage intitulé : *Irner*, donné comme une œuvre posthume de Byron. Balzac rencontre aussi chez Gérard un troisième personnage dont la vie aventureuse défrayera longtemps la chronique scandaleuse de la capitale, le Dr Koreff (1) ; celui-ci habite Paris depuis 1822 ; on nous le représente « comme une sorte de sapajou subtil et insinuant, à la verve conteuse et mordante, racontant lestement avec un accent germanique des drôleries où la saillie ne manque pas, viveur, effronté, sceptique et bas sur jambes. » Il fut un des vulgarisateurs en France des œuvres d'Hoffmann, dont l'éditeur Renduel publie en 1829 les Contes fantastiques. Balzac connaît d'ailleurs bien d'autres médecins contemporains, et ne craindra pas de les introduire dans ses œuvres, sous un nom plus ou moins déguisé : Caméristus est Récamier, Brissel Broussais, Maugredie Magendie ; quant à Bianchon, c'est Bouillaud, et Desplein c'est Dupuytren (2).

Son père, administrateur de l'hôpital général de Tours, de 1804 à 1812, avait écrit une *Histoire de la rage et des moyens d'en préserver les hommes,* parue chez Mame en 1809, et sa mère, fille d'un directeur

1. Cf. Marietta Martin, *Un aventurier intellectuel sous la Restauration et la monarchie de juillet, le Dr Koreff,* (1783-1851). Paris, 1925, in-12.

2. Dr A. Lutaud, *Bul. de la Soc. fr. d'hist de la méd.*, 1920, p. 379, et 1925, p. 145.

des hôpitaux de Paris, Laure Sallembier (il y a encore à l'Hôtel-Dieu une salle Sallembier) avait réuni une bibliothèque d'ouvrages mystiques, notamment ceux de Saint-Martin, Boehm, Swedenborg. Lui-même s'occupe d'occultisme, de magnétisme. Ne s'offre-t-il pas à Mme Hanska comme magnétiseur, dans une lettre du 24 avril 1834 où il affirme : « Je puis guérir les personnes qui me sont chères » ? Ne conseille-t-il pas le magnétisme à Mme Carraud pour son enfant ? Il n'hésite pas à aller consulter pour sa mère le prince de Hohenlohe, ce curieux personnage qui fit des séjours à Paris de 1821 à 1829, et obtenait des prétendues guérisons au moyen des prières et par imposition des mains, le tout d'ailleurs gratuitement, ne réclamant qu'aux riches certaines sommes destinées aux hôpitaux. Balzac habitait alors rue de Tournon 2, dans une maison qu'il devait bientôt quitter, selon sa manie ambulatoire, pour le pavillon de la rue Cassini, décrit dans *Ferragus*. Paul Bourget dans sa préface au *Répertoire de la Comédie Humaine* de A. Cerfbeer et Christophe [1887] a écrit : «il connaît [ses personnages] physiologiquement. L'histoire de leur machine corporelle n'a pas de mystères pour lui. Sur la goutte de Birotteau, sur la névrose de M. de Mortsauf, sur la maladie de peau de Fraisier, sur les causes profondes de la possession de Roujet par Flore, sur la catalepsie de Louis Lambert, il est informé comme un mé-

decin (1). » Il est vrai que cette opinion vient d'être contredite en partie dans un ouvrage récent de Pierre Abraham : *Balzac et la figure humaine* (1927), ce dernier prétend que, malgré ses citations de Gall et de Lavater, Balzac n'utilisa pas leur donnée en matière de physiognomonie, pour l'établissement de ses figures et portraits, et que si sa morphologie est cohérente, homogène, sa société est fictive, et ne correspond pas à la réalité.

C'est très probablement J. B. Nacquart qui avait initié Balzac aux mystères de la Phrénologie (2). Il avait publié en 1808 un traité sur la *Nouvelle Physiologie du cerveau ou exposition de la doctrine de Gall*, avant même que ce dernier et son collaborateur Spurzheim aient fait paraître, de 1810 à 1818, le grand ouvrage résumant leurs travaux et leurs cours [en 4 volumes in-4°, avec planches gravées, sous le titre d'*Anatomie et physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier*, suivi en

1 Ajoutons la plique polonaise de Vanda de Mergi dans l'*Envers de l'Histoire contemporaine*, qui était alors l'objet de discussions passionnées.

2. M. M. Bouteron a publié, *Cahiers Balzaciens*, nº 8. Paris, Lapina, 1928, la correspondance inédite de Balzac avec le Dr Nacquart (1823-1850), d'après les mss. de la collection Lovenjoul et du baron de Fontenay, mais la plupart des lettres sont postérieures à 1830, et comportent peu d'indications médicales. Nous retrouvons Nacquart au chevet de Balzac moribond le 30 mai 1850 avec Louis, Roux, Fouquier. Voir aussi Cabanès, *Le médecin de Balzac*, Paris, 1925 et A. Viatte, *Les sources occultes du romantisme*, 2 vol. in-8°. Paris, 1928.

1825 *des Fonctions du cerveau*, où était donné le détail des signes phrénologiques à la portée des amateurs et des curieux]. Il se peut aussi que Balzac ait suivi le cours de phrénologie, que Gall donnait en 1823 dans son vaste appartement de la rue de Grenelle-Saint-Germain, nº 50, tous les soirs à 8 heures, devant un auditoire hétéroclite : « Je crois voir encore, écrira dix ans plus tard un des assistants, la grande table de noyer autour de laquelle nous nous pressions attentifs et avides, et où venait prendre place notre respectable maître. Comme le plus grand nombre des auditeurs était composé d'élèves en médecine, presque tous admis dans les divers hôpitaux de Paris, il arrivait souvent qu'on apportait au Dr Gall des crânes de toutes les qualités, de toutes les dimensions ; aussitôt que la mort avait fait tomber une tête qui paraissait remarquable, elle allait enrichir la collection de notre digne docteur... Dans la doctrine que nous ne jugeons pas ici, il tenait pour principe constant et certain qu'on ne peut dire à l'inspection de la tête d'un homme, ni ce qu'il a fait ni ce qu'il fera, que l'homme n'est pas assujetti comme sous une main de fer, sous le despotisme irréductible de son organisation ». En tous cas Balzac était très au courant du développement de la doctrine phrénologique, et il ne faut pas s'étonner de voir Rastignac conseiller à Bianchon d'appliquer le système

de Gall au cas de Goriot, et de lui tâter la tête plutôt que de le disséquer.

« J'ai acheté, faisait savoir Balzac à sa sœur, le 29 août 1822, un superbe Lavater qu'on me relie » (c'était sans doute la réédition par Mayer en 1820 de celle de 1807 par Moreau de la Sarthe). Il en est si pénétré qu'il écrit dans Ursule Mirouet : « la phrénologie et la physiognomonie, la science de Gall, et de Lavater, qui sont jumelles, démontrent aux yeux de plus d'un physiologiste les traces du fluide insaisissable basé sur des phénomènes de la volonté humaine, d'où résultent les passions, les habitudes, les formes du visage et celles du crâne. »

On se moquait ouvertement de Gall, dès 1827, et le libelle que nous suivons se contente au mot Gall, de ces deux lignes révélatrices : « fameux par ses bosses et jouissant d'une grande influence sur les esprits faibles en grand nombre à Paris », Balzac ne l'ignorait pas ; il écrit dans les *Souvenirs d'un paria* : « On se rit maintenant de ses bosses et des organes auxquels elles correspondent, mais ses idées ne sont peut-être pas aussi extravagantes que le prétendent ses adversaires. » Gall fit encore, quelques mois avant sa mort, un cours à l'Athénée sur la physiologie du cerveau. Il s'éteignit le 22 août 1826 à Montrouge ; on transporta le corps à son appartement à Paris alors 4, rue Saint-Florentin. Sa tête fut moulée par Foyatier auteur de son

buste dont une réplique se trouve sur sa tombe au Père Lachaise. On possède également de lui une médaille, œuvre de Barré. N'oublions pas que cet allemand, d'ailleurs naturalisé français en 1819, avait été le médecin du duc Decazes, et l'ami de Geoffroy-Saint-Hilaire. Les polémiques en France et à l'étranger ne cessèrent pas avec sa mort. Balzac continue à exploiter cette veine pseudo-scientifique ; il n'oublie pas d'attirer l'attention sur le front de ses divers personnages ; les intelligences remarquables, Louis Lambert, Z. Marcas, et B. Claës, ont des protubérances symptomatiques, tandis que les faibles et les débiles ont des crânes étroits, et pour lui, si le front est trop cambré, c'est signe de folie : ne dit-il pas, en 1845, que Hugo a le crâne d'un fou (1).

Un des zélateurs de Gall, Fossati, médecin du théâtre royal italien, venu de Lombardie, fixé en France depuis 1820, autorisé à exercer en 1829, continuait à répandre sa doctrine. Il avait prononcé un discours fort élogieux aux funérailles de son maître qui parut quelques années plus tard dans une brochure intitulée : *De la mission de la philosophie au XIX*e *siècle et du caractère qui lui est néces-*

1. A propos de l'influence de Lavater sur Balzac voir Baldensperger : *Orientations étrangères chez H. de Balzac*. Paris, 1927. Voir aussi, Dr P. Delaunay, *De la Physiognomonie à la Phrénologie. Histoire et évolution des écoles et des doctrines. Progrès médical*, 1928.

saire. Il avait publié successivement (1) : *De la nécessité d'étudier une nouvelle doctrine avant de la juger, application de ce principe à la physiologie intellectuelle* (1827) et *de l'influence de la physiologie intellectuelle sur les sciences, la littérature et les arts* (1828). Ces questions suscitaient un tel intérêt chez les contemporains que le Palais même en était saisi : Dans la *Gazette des Tribunaux* de 1835, on trouvera une série d'articles intitulés : *de la Phrénologie dans ses rapports avec la justice criminelle*, où l'on étudie en particulier le degré de fatalité qu'implique une organisation qui, trahie par les indices extérieurs, pourrait signifier un penchant inéluctable à la criminalité.

Nous arrivons maintenant dans de nouveaux quartiers où trône le médecin à la mode, tel que le décrit l'avocat Jouhaud dans un livre du temps, *Paris dans le XIXe siècle* :

« Voyez notre esculape sortir de son élégant cabriolet, et entrer chez cette petite maîtresse de la Chaussée-d'Antin, qui, effrayée à son lever d'une légère altération dans ses traits, a déjà envoyé dix fois demander l'homme unique, l'homme par excellence ; il entre dans le boudoir de notre belle, salue

1. La plupart de ces opuscules se trouvent réunis dans son ouvrage paru en 1869 : Questions philosophiques sociales et politiques, traitées d'après les principes de la physiologie du cerveau.

avec gravité, est désespéré d'avoir été si longtemps retenu, il s'étonne de l'inquiétude qui paraît l'agiter, lui proteste qu'elle se porte bien, qu'elle ne doit pas s'effrayer de cette pâleur mélancolique qui la rend plus séduisante encore, il parle de la chute de la pièce jouée la veille, de la mode nouvelle, jette sur l'écran un rapide coup d'œil, conseille de prendre un verre d'eau sucrée à la fleur d'orange, salue légèrement et disparaît. »

A côté du médecin à la mode, n'oublions pas le thaumaturge qui est également de tous les temps (1); il se présente alors sous l'aspect du prince de Hohenlohe, dont un petit opuscule paru en 1827 relate les principaux miracles. En 1821 (2) après une semaine sainte prêchée à Cobourg, il avait fait connaissance d'un paysan Martin Michel qui lui avait parlé de guérisons obtenues par la prière ; il avait la même année guéri la princesse Mathilde de Schwartzenberg, puis d'autres malades d'un rang moins élevé ; mais cela avait suffi pour éveiller la susceptibilité de la police qui lui défendit d'opérer d'autres guérisons sans la présence d'un de ses agents ; il avait alors demandé des conseils au pape Pie VII qui lui

1. Voir par exemple, Paul Marin, *Les médiums et les thaumaturges du XIXe siècle, Thomas Martin, de Gallardon*, Paris, 1892.

2. G. Scharold, lettres de Wurtzbourg et autres villes d'Allemagne sur les grands évènements, qui ont eu lieu en 1821, relatifs aux cures opérées par le prince de Hohenlohe. Traduction, Dijon, 1822.

avait répondu d'agir avec circonspection, et de n'opérer des guérisons que par correspondance.

C'est ainsi qu'il s'était entremis envers un certain nombre de clientes, par exemple Mme de Goyon, guérie d'un anévrisme, et qui était allée faire un pèlerinage d'action de grâces au Mont Valérien, et diverses personnes de province et d'étranger. On devait écrire d'ailleurs, non pas à lui personnellement, mais à M. Forster, curé à Huttenheim, poste restante, près Wurtzbourg, Bavière. Le *Constitutionnel* du 18 avril 1829 raille d'après le *Courrier du Bas-Rhin* le curé de Reischoffen qui avait imprudemment annoncé des miracles grâce à son intervention après une neuvaine restée sans efficacité (1). Le prince abbé publia en 1835 à Toulouse, une petite *Vie de Saint-Roch*, de 24 pages avec des méditations spirituelles (2). Ne croyait-il pas voir dans la vie de ce saint, dont la famille appartenait à la noblesse, une analogie avec son propre destin ?

Rue de la Chaussée-d'Antin, 10, Audin-Rouvière attire une clientèle mélangée ; il est qualifié « de drogueur à outrance, semi-médecin, semi-apothi-

1. V. Dr J.-B. Demangeon, *De l'imagination considérée dans ses effets directs sur l'homme...* Paris, Rouen frères, 1829, qui cite l'histoire de divers autres thaumaturges du temps passé.

2. Le prince de Hohenlohe ne mourut qu'en 1849. Il y eut parait-il, en 1848, plus de 18 000 malades qui l'approchèrent. Voir Dom Maréchaux, un guérisseur, le prince de Hohenlohe, in *Rev. du monde invisible*, 1902.

caire, auteur d'une *Médecine populaire*, qui, heureusement pour l'humanité, n'est comprise de personne ». Une de ses brochures avait été l'objet d'un procès pour diffamation terminé par sa condamnation à 100 francs d'amende, et la suppression du libelle en question. Il avait prétendu qu'un de ses confrères, Frappart, qui s'était pourvu en justice, avait, pendant le cours d'une seule maladie, fait poser à un seul individu 1800 sangsues, et qu'il en était résulté la mort du patient. Le même médecin aurait ordonné 500 sangsues pour guérir de la goutte les mains de M. Martainville, et fait apposer 100 sangsues au général Foy, mort d'une hypertrophie du cœur le 28 novembre 1825, et dont les funérailles, de son hôtel de la rue Chaussée-d'Antin au Père Lachaise, sont restées célèbres. Nous sommes à l'époque où la thérapeutique broussaisienne, la saignée et les sangsues, atteignent leur apogée. Dans une thèse, parue en 1829, le Dr Poulain, ancien aide au Val-de-Grâce, raconte que dans les hôpitaux militaires on préparait à l'avance le nombre des sangsues ; combien d'entrants, demandait-on à la visite du soir ? 30 répondait-on ; cela fait 300 sangsues, 30 pour chacun, fixait le chef de service, qui délivrait les bons tout préparés. On y ajoutait pour complément la diète rigoureuse, et c'était tout.

Rue Neuve-Saint-Laurent, 3, loge Victor Bally, médecin de la Pitié, ainsi dépeint : « personnage à

la figure de sapajou et aux cheveux rouges, lequel se charge le premier de faire sur ses malades de nombreuses expériences sur les propriétés thérapeutiques des poisons végétaux ? Sa notoriété datait de sa participation à l'expédition de Saint-Domingue, en 1802, où la fièvre jaune avait enlevé 40.000 français. C'est ce qui l'avait fait choisir par le Gouvernement pour une mission à Barcelone, en 1821, avec François et Pariset, lors des ravages de la flèvre jaune qui menaçait le sud-est de la France. Il s'agissait d'identifier cette épidémie avec celle de Saint-Domingue ; Mazet, un jeune élève de Pariset mourut ; Bally lui-même fut atteint ; le dévouement des praticiens français, aidés par deux sœurs de l'ordre de Sainte-Camille, fit impression sur les contemporains ; le sujet fut mis au concours de poésie à l'Académie Française ; le prix fut attribué à Edouard Alletz et une mention à Delphine Gay, âgée de 17 ans, la future muse romantique. Bally était un des collaborateurs de la *Revue médicale historique et philosophique*, dont la 1re livraison avait paru en 1820, et où il donnait libre cours à son style grandiloquent.

Rue Pigalle, 31, habite Lebreton, médecin du banquier Lafitte, « vraie commère, babillard éternel ».

Rue Chantereine 12, demeure Lugol, médecin de Saint-Louis, dont les cours gratuits sont depuis

longtemps abandonnés : il a suivi le sort des doctrines de son maître Alibert.

Rue du Paradis 16, habite J. B. Guersant, médecin de l'hôpital des Enfants-Malades, membre de l'Académie, « assez bon écrivain quoique non lu », affirme notre auteur ; son gendre le Dr Blache a donné en septembre 1827 des observations sur la clinique de cet hôpital dans les *Archives générales de médecine*. L'hôpital des Enfants-Malades comptait alors 150 lits répartis entre deux services de médecine, ceux de Guersant et de Jadelot, et un de chirurgie assurée par Baffos, médecin de l'hôpital Necker. La mortalité y était alors effrayante. Pastoret, dans son rapport sur le fonctionnement des hôpitaux de 1804 à 1814, écrit que plus d'un cinquième des malades amenés mouraient dans les six premiers jours de leur arrivée.

Rue de Bondi 44, nous rencontrons Richerand, médecin de l'hôpital Saint-Louis, professeur et membre de l'Académie. Sa réputation est immense ; sa *Physiologie*, sa *Nosographie chirurgicale*, ses *Erreurs populaires* sont lus de tous. Son style plaît par son élégance et sa précision, mais nommé à la chaire de pathologie chirurgicale, il se montre mauvais professeur et s'attaque à tous ses rivaux. Il ne pardonne pas à Dupuytren sa suprématie chirurgicale. Ses critiques prennent toutes les formes, et même celle d'un ouvrage entier, car son *Histoire des pro-*

grès récents de la chirurgie, parue en 1825, n'est qu'une longue agression contre Dupuytren ; celui-ci lui oppose un silence méprisant. Pour avoir soigné les blessés en 1814, il fut anobli en 1815, puis fait baron en 1829. Plus tard, il se retirera dans sa maison de Villecresnes, où, avant de mourir, il écrira un ouvrage philosophique sur la *Population dans ses rapports avec le gouvernement* (1857) (1).

1. Dr A. Cartaz, *les Médecins bressans* (Bichat, Récamier, Richerand). P. 1902.

IV

MAISONS DE SANTÉ ET VILLES D'EAU

Nous avons atteint les limites de la capitale. Tout autour de Paris se trouvent des maisons de santé achalandées.

A Charonne, le Dr Belhomme, dirige l'établissement fondé par son père, en 1768, sous les auspices de Pinel (1).

A Vanves s'étend, au milieu de jardins, l'établissement agencé en 1822 par Falret et Voisin.

A Ivry, Esquirol (2) médecin de la Salpêtrière, observateur profond, mais d'un abord sévère, a ouvert en 1829, avec la collaboration de son neveu Mitivié, une maison de santé modèle, où il introduira plus tard ses élèves, Baillarger et Moreau, arrivés à Paris en 1826, après deux ans d'études à l'Hôpital général de Tours sous l'illustre Bretonneau. C'est là que fut conduit, en juillet 1826, Auguste

1. Cf. Lenôtre, *Vieilles maisons, vieux papiers*, 3e série.

2. Sur Esquirol, voir Semelaigne, *les Grands aliénistes français*, Paris, 1894, in-8o.

Comte, dans une crise de surexcitation cérébrale ; il professait alors un cours de philosophie positive chez lui, 15 rue du faubourg Montmartre, devant un auditoire d'élite, où se rencontraient Humboldt, Blainville, Poinsot, Guizot, etc. Cet internement semble avoir été favorisé par sa femme, Caroline Massin, l'ancienne « nymphe » du Palais Royal. Heureusement que sa nièce vint de Montpellier pour le soigner et le sauver. Elle le fit sortir de la maison d'Esquirol, et grâce à des soins affectueux, il se tira d'affaire, malgré le N. G. (non guéri) que le D[r] G. Dumas a retrouvé sur les registres de l'établissement. Au bout de six semaines, le rétablissement était complet, et sa nièce le quitta. Il faut noter toutefois qu'en avril 1827, toujours sous le coup des soucis domestiques, il se précipita du haut du Pont des Arts dans la Seine, il fut sauvé par un garde royal. Ce n'est qu'après un séjour dans le midi avec ses parents qu'il put reprendre graduellement sa vie normale, et recommencer, au début de 1829, son cours de philosophie positive (1) au 159 de la rue Saint-Jacques, avec son ancien auditoire auquel se joignit Broussais et Esquirol lui-même. Dans le *Journal de Paris*, de 1828, commentant le livre de Broussais sur l'*Irritation et la Folie*, il constatait l'action des maisons

1 C'est celui qui fut publié en 6 vol. de 1830 à 1842.

de santé sur l'aggravation des maladies cérébrales. « Des agents subalternes et grossiers » ont sur les malades tout pouvoir moral, intellectuel et exécutif, et, parlant de son propre cas, il disait : « une crise cérébrale résultée du fatal concours de grandes peines morales avec de violents excès de travail, détermina malheureusement la désastreuse intervention d'une médication empirique, dans l'établissement particulier du fameux Esquirol, où le plus absurde traitement me conduisit rapidement à une aliénation très caractérisée ».

A Montmartre, 4, rue Traînée, aujourd'hui 22, rue Norvins, se trouve la maison du Dr Blanche. Joseph Arago en parle ainsi dans le livre des *Cent-Un*. « M. Blanche a trente-cinq ans. Sa taille est moyenne, son embonpoint atteste un corps robuste il a le verbe bref, rapide, acide ; il produit sur moi une impression fâcheuse : au haut de la butte Montmartre sur un terrain dominé par les bras gigantesques de plusieurs moulins à vent, est un édifice irrégulier de quelque apparence. Deux petites ailes latérales, dont celle de gauche, est habitée par le Docteur et sa famille, semblent ajoutées au principal corps de logis... Le derrière de la maison a également deux étages et donne sur un jardin à l'anglaise petit, mais agréable. Les malades, les idiots, les fous s'y promènent à volonté... on déjeune à dix, on dîne à cinq. »

Par contre, Mme Blanche jouissait de toutes les sympathies : « Elle est grande, svelte, blonde, un peu pâle. Son regard est plein de bienveillance, il rassure. Le son de sa voix console : il y a de la poésie dans son langage. Elle a vu tant de misères, elle a entendu tant de gémissements, elle sait plaindre. » Et quand, en 1832, elle dut délaisser les pensionnaires, Antony Deschamps, commensal du logis, ainsi que Gérard de Nerval, écrivait :

> Madame Blanche, hélas ! cette femme de cœur,
> Depuis huit jours est là sur son lit de douleur
> Et des êtres mourants et tombés en démence
> Ont rompu ce matin leur stupide silence.
> Et retrouvant soudain un éclair de raison
> Ont dit : qu'est devenu l'ange de la maison ?

Le traitement consistait à créer auprès du malade une véritable famille et à l'entourer des soins, des attentions et des prévenances qu'il était en droit d'attendre des siens.

L'établissement transféré à Passy en 1846, dans l'ancienne propriété de la princesse de Lamballe, fut repris par son fils Emile-Antoine. (1). C'est là qu'Antony Deschamps mourut en 1869.

Rue de Chaillot 76, Casimir Pinel, neveu de Philippe, ayant dû renoncer à la médecine militaire, loue le 13 décembre 1829 au comte d'Aramon une

1. E. de Crauzat, *la Maison du Dr Blanche*, Paris, 1908.

maison avec grand jardin, où il hospitalise non seulement des névrosés et des psychiques, mais encore un certain nombre de détenus qui s'accommodaient mal du régime de la Conciergerie, de Sainte-Pélagie ou de la Force. C'est ainsi que fut admis le 3 avril 1830, Paul François Dubois gérant du « Globe » condamné à 4 mois de prison et 15.000 fr. d'amende pour incitation à la haine et au mépris du gouvernement du roi. Plus tard, il reçut Marrast en 1832, Charles Philippon en 1833, et son ami Daumier. En 1844, la maison fut transférée à Neuilly, près du Bois de Boulogne.

Une dernière question reste à nous poser :

Où allait-on aux Eaux ?

Musset va nous répondre :

Les Dames de Paris savent par la gazette
Que l'air de Bade est noble et parfaitement sain
Comme on va chez Herbault faire un peu de toilette,
On fait de la santé là-bas, c'est une emplette.

On sait que Bade avait été mise à la mode par le Congrès de Rastadt, et que sa situation au pied du Schlossberg dans la vallée de l'Oos lui a maintenu une réputation méritée de villégiature élégante et agréable, mais d'autres stations étaient également en vogue.

Plombières était connue dès l'époque romaine : Joachim Camerarius en avait chanté les vertus, et

affirmé que l'étymologie venait du plomb contenu dans ses eaux : « Plumbi nomine quos solent vocari, » Bien que le Roi de Pologne Stanislas eut réparé les désastres de l'incendie de 1771, l'état des bains était alors dans un véritable « état de barbarie », d'après Alibert qui vante d'ailleurs le pittoresque de la contrée. Les bains de Luxeuil, dirigés par le D[r] Leclerc, ajoutaient aussi de précieux souvenirs historiques à leur excellente organisation. Bourbon-Lancy était administré par M. de Verchère « médecin savant autant que philanthrope ». Bourbonne-les-Bains possédait un hôpital militaire.

On essayait de remettre en honneur les eaux de Chaudesaigues, alors délaissées, bien que Sidoine Apollinaire leur eut attribué des propriétés remarquables : « Calentes nunc te Baiœ et scabris cavernatium ructata pumicibus languidis medicabiles piscina delectat. »

Dans l'Hérault, c'est Avène, et Balaruc surtout, que le Préfet, baron Creuzé de Lesser, cherche à maintenir dans leur ancienne réputation.

Quant à Bagnoles, c'était un établissement récent, mais desservi par des routes commodes et bien entretenues, à soixante lieues de poste de Paris ; le médecin, le D[r] Piette, lui faisait une savante réclame en rappelant que, d'après les vieilles chroniques de la Normandie, les dames de cette province y allaient chercher un remède à la stérilité.

On ne parle plus guère aujourd'hui de Saint-Laurent, dans l'Ardèche, d'Andabre et de Sylvanès dans l'Aveyron, d'Encausse dans la Haute-Garonne, de Pouillon dans les Landes, d'Audinac dans l'Ariège, de Saint-Mart dans le Puy-de-Dôme, de Rennes dans l'Aude, de La Chapelle-Godefroi dans l'Aube, de Saint-Gondon et de Noyers dans le Loiret, de Gréoux dans les Basses-Alpes. Bagnères-de-Bigorre était à l'aurore de son destin. La Dauphine avait en juillet 1825 posé la première pierre du nouvel établissement, qui devait s'appeler : thermes de Marie-Thérèse, et où 8 sources différentes, depuis 24 jusqu'à 40 degrés, alimentaient 28 baignoires, 4 douches et un bain de vapeur. Le Dr Ganderax, médecin inspecteur voulait en faire la métropole des cités minérales. « Ramond ne chantait-il pas ce lieu charmant où le plaisir a ses autels à côté d'Esculape, séjour délicieux placé entre les champs de Bigorre et les prairies de Campan, comme entre la richesse et le bonheur ? » (1)

Le Mont-Dore n'était encore qu'un petit village. La Bourboule simple hameau de Murat-le-Quais s'énorgueillissait de ses 8 baignoires et de la protection de M. le sous-préfet du Puy-de-Dôme ;

1. Ch. Ganderax. *Recherches sur les propriétés physiques, chimiques et médicinales des eaux minérales de Bagnères-de-Bigorre.* Paris, Gabon, 1827, XI, 62 pages, 3 planches dépliantes représentant les thermes de Marie-Thérèse.

Vichy avait reçu du séjour de la Duchesse d'Angoulême en 1814 un regain de succès qui ne devait plus s'arrêter, favorisé à cette époque par le comte de Chabrol-Crouzol, Secrétaire d'Etat au Ministère de l'Intérieur, puis Ministre de la Marine et aussi par les travaux chimiques de Vauquelin et d'Arcet.

Ceux qu'un voyage coûteux pouvait effrayer, trouvaient à proximité de la capitale, dans le parc de Benjamin Delessert à Passy trois sources préconisées depuis plus de cent ans, et qu'au XVIII[e] siècle, à l'Académie des Sciences, Lemery, Cadet de Gassicourt entre autres avaient contribué à faire connaître.

Peu éloignées étaient aussi celles d'Enghien. Alibert en était inspecteur. Il avait publié en 1827 un *Précis historique sur les eaux minérales*, dédié au « savant illustre qui n'a pas seulement agrandi le champ des sciences chimiques, mais qui lui a fait porter les plus heureux fruits, au philanthrope par excellence qui a appliqué ses importantes découvertes au bonheur et la prospérité de ses semblables », à M. le Comte Chaptal, pair de France, ancien Président de la Commission des Eaux Minérales. Si les prolégomènes ouvrant le volume paraissent démodés, la psychologie du malade qui se rend aux eaux est à retenir : « quand vous arrivez aux Eaux minérales, faites comme si vous entriez dans le Temple d'Esculape. Laissez à la porte toutes les

passions qui ont agité votre âme ; toutes les affaires qui ont si longtemps tourmenté votre esprit. » Il s'appuie sur les travaux antérieurs de Théophile de Bordeu, dont Richerand avait publié en 1818 les *Œuvres complètes*, et il ne manque pas de rappeler que les eaux minérales sont particulièrement utiles aux travailleurs intellectuels ; depuis Montaigne jusqu'à Voltaire, que de charmantes lettres datées de Vichy par Mme de Sévigné, de Spa par Mme de Genlis, de Bade par Mme de Staël, de Forges par Mme de Chasteney, de Bagnoles par Mme de Pisieux ! ces deux dernières malades étaient ses clientes fidèles. D'ailleurs Alibert, dans son travail, s'occupe de toutes les stations du monde, jusqu'à celles de Sumatra inclusivement.

Mais revenons à Enghien. C'est là que chaque jour Fabre et Metgès, pharmaciens de Louis XVIII étaient chargés d'aller puiser l'eau dont le royal goutteux devait user le lendemain. Nul remède ne devait être pris sans l'examen du premier médecin du roi ; Alibert se trouva tout désigné pour obtenir le poste d'inspecteur en chef de ces eaux, qu'il transmit bientôt à des adjoints, son élève Biett, et le Dr Damien, de Montmorency. Tandis que le chimiste Caventou s'inquiétait de leur nature, un autre élève d'Alibert, le Dr Doin, s'occupait spécialement de recherches sur l'état des établissements thermaux et leurs ressources, questions considérées à

bon droit comme une branche de l'économie politique, puisqu'elles sont une partie de la richesse publique.

Alibert va jusqu'à penser que l'action des sources thermales développe un état fébrile favorale aux conceptions de l'esprit ; c'est ainsi qu'à Pirmont (1) et à Carlsbad les hommes qui pensent et qui font autorité dans les connaissances diplomatiques viennent souvent se rencontrer pour agrandir certaines vues, ou échanger des communications ; on préfère aujourd'hui Thoiry ou Locarno.

Ferrus dans un rapport sur les eaux minérales à l'Académie de médecine, regrette l'état d'abandon de beaucoup de stations ; il signale en passant que Bussang pourrait remplacer Seltz, afin que la France ne soit plus tributaire du duché de Nassau,

Il serait injuste d'oublier deux établissements qui faisaient partie de la physionomie de Paris à l'époque, Tivoli et les Néothermes.

A Tivoli, créé en 1800, rue Saint-Lazare, par Tryaire et Jurine, et dirigé par Andouet, on donnait des bains de vapeur à l'orientale, puis des bains d'ondée ou par arrosement ; les personnes les mieux portantes disputent souvent aux malades les logements dans cette maison où l'on trouve, aux moins de frais possible, tous les secours, toutes les dou

1. En Westphalie, à l'Ouest du Weser.

ceurs de la société la plus agréable et tous les agréments de la ville et de la campagne.

Le Préfet de la Seine avait obtenu de cet établissement un traitement gratuit en faveur de dix malades pauvres.

Les Néothermes furent installés en 1831, rue Chantereine nº 48, par Bouland, qui avait déjà monté un établissement analogue à Montpellier. Dans un rapport à l'Académie de Médecine, Pariset (28 mai 1832) écrivait : Barèges est aujourd'hui aux Néothermes, et M. Bouland pourrait presque dire « il n'y a plus de Pyrénées ».

Quant aux bains Montesquieu, aux bains de la rue des Colonnes, aux bains Tivoli, nous y sommes introduits par un petit livre de Cuisin édité en 1822, chez Verdière, libraire quai des Augustins, 25, et intitulé : *Les bains de Paris et des principales villes des quatre parties du monde ou le Neptune des dames*, avec ce sous-titre suggestif : « Description hydrographique des thermes, bains, étuves, eaux et fontaines les plus célèbres du globe, renfermant les leçons d'hygiène précieuses pour la beauté des femmes et la santé des hommes, ainsi que des vers, des anecdotes des tableaux instructifs et amusants de mœurs des divers peuples, des galanteries décentes et des folies de bon ton. » Consultez ce petit volume, vous y verrez deux aimables frontispices de Choquet et vous pourrez faire le tour du

monde, jusqu'en Otahiti, comme on disait alors.

N'oublions pas les Bains Chinois établis sur le boulevard des Italiens et qui dataient de 1792 (1). Le même ouvrage nous annonce que cet établissement, parfaite imitation des bains orientaux, offre à la belle société, à la petite maîtresse des délassements les plus dignes de ses attraits. C'est des magnifiques hôtels de la rue du Mont-Blanc, de la rue Le Peletier, de la rue Cerutti, de la rue d'Artois, que descendent les brillants équipages qui s'y rendent. On y emploie l'eau persane des Bayadères de MM. Mayer et Naquet, brevetés de S. M. prix 3 fr., qui conserve la peau dans un brillant que les années ne sauraient altérer. Un demi-flacon de cette eau répandu dans un bain, s'insinue dans les pores avec une douce activité, et rappelle sur la peau ces couleurs purpurines et transparentes, vrais symboles de santé et de fraîcheur.

Enfin l'administration des hospices subventionnait un curieux établissement, l'Institut de reboutage, 21, rue du Petit Musc, en plein faubourg Saint-Antoine, dirigé par Thiéry-Valdajou, chirurgien renoueur du roi, héritier d'une dynastie médicale venue du Val d'Ajol, et que la révolution de 1830

1. P. S. Girard, *Recherches sur les établissements de bains publics*, 1832 ; et G. Cain, *Tableaux de Paris*. Les bains, que l'on peut voir représentés dans les gravures en couleur de Janisset et de Campéon, ne furent démolis que vers 1856.

déposséda de ses fonctions. Pendant la 2ᵉ moitié du XVIIIᵉ siècle et pendant la Révolution son ancêtre ~~Durant~~ de Valdajou avait rendu aux indigents blessés des services appréciés, et son établissement avait connu des jours prospères (1).

1. Dr P. Delaunay, l'Ecole militaire de chirurgie renoueuse et la dynastie médicale des Valdajou, in *Bull. Soc. Fr. Hist. Méd.*, avril 1912. p. 204. & 62

V

LES SOCIÉTÉS MÉDICALES LES PUBLICATIONS

Les médecins qui ne faisaient pas partie de l'Académie se retrouvaient dans d'autres sociétés savantes qui ne manquaient pas d'intérêt, par exemple la *Société médicale d'émulation* créée par Bichat en 1798 et qui avait eu pour premier secrétaire Alibert, et pour second Récamier. Son but était, suivant le style du temps, « l'instruction mutuelle de ses membres, la propagation des vérités qui composent le domaine des sciences médicales et la recherche de celles qui se sont dérobées jusqu'ici à l'observation. Son principal objet est d'établir parmi toutes les personnes livrées à l'étude de l'homme et à la pratique de l'art de guérir, une émulation qui tourne à l'avantage de l'humanité. » Les séances avaient lieu le premier samedi de chaque mois à 3 heures, et les présents touchaient un jeton de 3 fr. La Société médicale d'émulation a publié de 1798 à 1830 29 volumes

sous le titre de *Mémoires* et de *Bulletins*. Après 1830 les comptes rendus parurent dans les archives générales de médecine et à partir de 1832 dans la *Lancette française* (1).

A l'Hôtel de Ville se réunissait l'*Athénée de médecine* fondé en 1812 par Royer-Collard, et la *Société de médecine*, qui publiait ses travaux dans le *Journal général de médecine, chirurgie et pharmacie*, qui cessa de paraître en 1830. C'était la plus vieille des sociétés médicales parisiennes, et la 3e de France après celle de Lyon. Créée le 22 mars 1796, sous le nom de Société de santé, elle devint Société de médecine le 11 février 1797 ; elle avait eu bien des domiciles précaires, les réunions se tenaient à l'origine au lycée des arts, Palais Egalité, puis au domicile de Jean Sedillot, rue Favart, au Louvre, dans la salle dite des ducs et pairs, ensuite à l'Oratoire, enfin à l'Hôtel de Ville à partir de 1807, où le préfet Frochot l'avait accueillie et où se donnaient des consultations gratuites fort suivies par la clientèle nécessiteuse de tous ces quartiers de Paris et même des environs. Son plan de travail avait été dressé par Desgenettes en 1792 (2).

En 1820 avait paru la première livraison de la

1. D. J. Cherest, *La Soc. méd. d'émulation, ses origines, ses fondateurs, ses travaux*, 1859.
2. Guillon, notice historique sur la Société de médecine, *France médicale*, 1912.

Revue médicale historique et philosophique, dont les principaux collaborateurs étaient Bellanger, chirurgien de la Charité, Esquirol, médecin de la Salpêtrière, Nicod, médecin de Beaujon. Elle comportait une bibliographie abondante d'ouvrages français et étrangers. Elle accueillait aussi les articles de Bailly dont l'âge n'avait point refroidi l'enthousiasme et dont il est plaisant tout au moins de rapporter cette phrase : « Un jour les académies et les congrès, cette sublime création des temps modernes contribueront à bannir de nos mœurs ce froid égoïsme qui glace la société humaine. On inculquera ces principes qu'il faut religieusement respecter les positions honorablement acquises : on bannira sévèrement des débats scientifiques, la polémique aigre et l'âge d'or de l'Académie, le seul possible, le seul désirable sera arrivé pour nous lorsque chacun pourra dire de chacun *nil ego contulerim jucundo sanus amico.* »

Où achetait-on les livres de médecine ? Le libraire officiel de la Faculté était Béchet, qui publia à partir de 1830 un *Annuaire médical*, avec des indications d'ordre pratique, comme l'itinéraire des omnibus et le prix des tilburys. Boisjolin, 3, rue de l'Ecole-de-Médecine, éditait la *Nouvelle bibliothèque médicale*, et la *Biographie universelle des contemporains* ; une gravure d'un de ses fascicules nous montre l'aspect extérieur de sa boutique, avec la date de 1829 ; les

montants sont ornés du nom des célébrités de l'époque : Portal, Alibert, Cuvier, Thénard, Fouquet, Broussais, Richerand, G. Saint-Hilaire, Orfila, Cruveilhier.

Compère jeune, également rue de l'Ecole-de-Médecine, faisait paraître depuis 1826, les premiers fascicules d'une *Bibliothèque classique médicale*, elle devait comprendre cent volumes ; les premiers comportent le texte latin de Cœlius Aurelianus, de Galien, de Celse ; les principaux annoteurs sont Adelon, Bally, Chaussier, Cloquet, Marc, Descuret.

Retenons ce dernier nom. Descuret a déjà publié quelques volumes qui n'ont rien de médical, un supplément au cours de la Harpe en 1822, un répertoire de littérature ancienne et moderne en 1824. Il est en effet docteur ès lettres en même temps que docteur en médecine. Ce croyant zélé qui attire la clientèle du monde catholique a deux amis, le matérialiste Broussais et l'archevêque de Paris, Monseigneur de Quelen. Il publiera une *Médecine des passions* en 1842, une *Théorie morale du goût* en 1847, qui n'auraient point tiré son nom de l'oubli s'il n'avait été le médecin du pensionnat où professait Henriette Renan, et s'il n'avait été en 1838 le protecteur du jeune Ernest, dont il favorisa l'entrée à Saint-Nicolas-du-Chardonnet.

Le *Traité d'hygiène* de Rostan paru en 1822 est entre les mains de tous les étudiants : il passe pour

une compilation. Rostan a d'ailleurs cité les 42 auteurs chez lesquels il a puisé, non compris les dictionnaires et les périodiques. Mais il se pique en même temps de bien écrire, il annonce qu'il s'est pénétré des préceptes d'Horace, de Cicéron, de Quintilien, de Rollin, et de Laharpe (*sic*). A vrai dire il est aujourd'hui illisible.

Daumier n'avait pas encore produit sa célèbre série des Robert Macaire, où la gent médicale n'était pas épargnée, mais Charles Aubry, Pigal, Hippolyte Bellangé, A. Colin, Chazal, avaient trouvé en Langlumé un lithographe de talent pour reproduire leurs dessins dans l'*Album comique de pathologie pittoresque*, paru en 1823, chez Ambroise Tardieu. La préface dit assez l'esprit de ces caricatures : « la pathologie pittoresque, est un bon et véritable médecin qui ne se présente ni en habit noir ni sous une physionomie grave et sinistre, un peu de gaieté et de malice réussissent mieux dans beaucoup de cas que l'émétique et l'ipecacuanha. Nous ne donnons pas notre pathologie comme un remède à tous les maux, mais nous sommes certains qu'elle préviendra beaucoup d'indigestions, si l'on a soin d'en lire les passages après dîner. Il faut en prendre quelques chapitres au coin du feu, les pieds chauds, entouré d'un petit nombre de personnes aimant le mot pour rire, croquer, par là-dessus une demi-douzaine de diablotins assaisonnés de tout ce que

les jours d'étrennes produisent de douceurs et de sucreries. Les migraines, les maux de nerfs et d'estomac ne résisteront pas à cela ».

C'est l'époque où l'on célèbre les vertus des pilules végétales de Morisson, président du collège de santé de Londres, et où la pâte pectorale balsamique de Regnault aîné, 45, rue Caumartin, pharmacien du duc d'Angoulême, jouit d'une réputation sans mélange. Elle est composée avec les extraits des plantes qu'une longue pratique a fait juger les meilleures dans les maladies de poitrine, « sans échauffer elle facilite l'expectoration, calme l'inflammation chronique ou aiguë des organes pulmonaires, fait cesser la toux la plus opiniâtre. Son usage est encore fort utile aux personnes qui sans avoir la poitrine affectée sont forcées par un état de parler et de chanter longtemps en public ».

Enfin l'idée de l'huile céphalique, ce produit qui devait défier toute concurrence, germe déjà dans le cerveau fécond de l'illustre Gaudissart.

INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS DE MÉDECINS

TABLE DES MATIERES



577. — Imp. de la Lib. Le François, 91, Boulevard Saint-Germain, Paris. — 4-30

LE MAGNÉTISME QUI GUÉRIT

par

le docteur MOLLET

Ancien Interne des Hôpitaux de Paris

avec la collaboration de REMI PACHER

1 vol. in 16, 280 p.................................. 18 fr.

Ce volume, d'un format commode, d'une excellente impression sur papier-parchemin, est un ouvrage *essentiellement pratique*, permettant aussi bien aux médecins qu'aux profanes de soulager ou guérir la plupart des affections, par cette méthode simple mais extraordinairement puissante qu'est le magnétisme. Toute la technique des impositions, passes, insufflations, du verbe et du regard, est exposée avec une clarté et une minutie, qui ne laissent rien à désirer. L'auteur insiste à juste titre, pour faire la séparation tranchée entre le magnétisme (méthode de guérison de l'organisme malade, par le concours d'un fluide étranger à l'état de veille), l'hypnotisme (sommeil artificiel) et l'auto-suggestion (rééducation de la santé de l'individu, par la rééducation de sa mentalité).

Dans ce livre, où tout est à lire, nous devons spécialement signaler les chapitres suivants : Le fluide magnétique, preuves de son existence. — Bons et mauvais fluides. — Les méthodes pour améliorer les fluides. — Comment on utilise, on économise, on récupère et on gaspille ses forces nerveuses. — Sujets réceptifs et réfractaires. — Manœuvres d'accumulation, de répartition et de dégagement des fluides. — La magnétisation à longue distance. — La magnétisation d'urgence en public.

Enfin, l'ouvrage étant écrit par un médecin, et non par un empirique, présente sur les similaires l'immense avantage de reposer sur une base solide, et non sur de fragiles et trompeuses intuitions.

Docteur CABANÈS

LES CURIOSITÉS DE LA MÉDECINE



LES FONCTIONS DE LA VIE

In-16, 368 pages .... **15 fr.**

Comment l'estomac marque sa satisfaction, variations sur le ventre, le ventriloque jadis et aujourd'hui, l'ombilic et l'intelligence, l'absence de nombril chez les sorciers, la divination par les entrailles etc.; de l'influence génitale sur la voix, les buveurs de sang, le cœur dans la magie, singuliers usages de l'urine, l'urine dentifrice, la maladie de la peur, trucs et trucqueurs, etc.



LE SIXIÈME SENS

(SENS GÉNÉSIQUE)

In-16, 259 pages .... **15 fr.**

La circoncision chez les Turcs, la prépucophagie, la décirconcision, anomalies de la verge; noms populaires des bourses, les castrats de la chapelle Sixtine, la prostate et l'intelligence, l'aptitude à la fécondation, prouesses génésiques, superstitions et coutumes relatives à la menstruation, moyen de savoir si une femme enfantera ou non, la procréation des sexes à volonté, développement du clitoris et saphisme, etc.

CABANÈS

ESCULAPE CHEZ LES ARTISTES

In-16, 401 pages, 198 figures : **15** francs.

On a souvent prétendu que la Science était en antagonisme avec l'Art, que si l'Art est actuellement en décadence, les progrès de la science y contribuent. Serait-ce que l'Art et la Science ne puissent faire bon ménage ?

Voyez Léonard de Vinci, un illustre savant, autant qu'il est très grand artiste. Mais, pourquoi poursuivre la démonstration ? L'ouvrage du Dr Cabanès, par les nombreux documents qu'il nous apporte, nous révèle les plus patientes recherches et il suffira de le lire pour se convaincre de quel labeur il atteste. Cette lecture montrera que la critique scientifique, appliquée aux œuvres d'art, loin de nuire à leur valeur esthétique, atteste que cette alliance ne peut que les fortifier l'une par l'autre et cette démonstration ne sera plus désormais à faire. La parenté qui lie l'Art à la Science est un honneur pour lui comme pour elle ; c'est une gloire pour lui, que d'appuyer ses plus hautes constructions sur la Vérité.

